

**Olympe de Gouges**

***Olympe de Gouges***  
***aux enfers***

**Ecrits sur son théâtre :  
préfaces, lettres...**



## Table

Olympe de Gouges à la BM de Montauban

Introduction

### ***Sur L'ESCLAVAGE DES NOIRS*** p. 7

Pièce écrite en 1783, reçue à la Comédie française en 1785, puis refusée, publiée en 1788, jouée en décembre 1789. Version définitive en 1792 avec nouvelle préface.

Préface de 1792

Polémique dans le journal Chronique de Paris (1790)

Réponse au champion américain

Les Comédiens démasqués, p. 13 (1790)

Lettre aux littérateurs,

### **Sur NINON DE LACLOS**

LE SIÈCLE DES GRANDS HOMMES ou Molière chez Ninon p. 21

Pièce écrite fin 1787, refusée par la comédie française le 17 février 1788, publiée en 1788

Lettre à la Comédie

Postface

### **Sur les VŒUX FORCES**

LE COUVENT Octobre 1790

Préface

MIRABEAU AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, p. 41

Mirabeau meurt le 2 avril 1791, la pièce est jouée à Paris le 15 avril 1791

Préface

***Sur L'ENTRÉE DE DUMOURIEZ A BRUXELLES ou Les vivandiers*** ; Valmy le 20 septembre 1792, pièce jouée le 23 janvier 1793 au Théâtre de la République mais pour seulement deux représentations.

COMLOTS DÉVOILÉS DES SOCIÉTAIRES du prétendu  
Théâtre de la République. Olympe de Gouges  
Le point de vue de Grimm

## **Les textes originaux d'Olympe de Gouges à la Bibliothèque de Montauban**

Je me dois tout d'abord d'indiquer l'important fond de livres ou brochures d'Olympe qui se trouvent à la bibliothèque de Montauban, à lire seulement sur place mais si émouvants quand on pense aux années traversées par de telles productions. J'ai souhaité en donner la liste pour faire comprendre que rien ne vient de rien et que l'écriture est toujours une longue traversée de l'histoire. Les dates de publication ne donnent pas la date d'écriture.

### **1788**

Lettre au peuple ou Projet d'une caisse patriotique 1788, 31 p.

### **1789**

Lettre aux représentants de la nation, 1789, 8 p.

Avis pressant ou réponse à mes calomnieurs, 1789, 8 p.

Dialogue allégoriques entre la France et la vérité, dédié aux Etats-Généraux, 1789, 32 p.

Le Cri du sage, 1789, 8 p.

L'Ordre national ou le Comte d'Artois, inspiré par Mentor, dédié aux Etats-Généraux, 1789, 24 p.

Le Bonheur primitif de l'homme, ou les Rêveries patriotiques chez Royer et chez Bailly 1789, 126 p.

Pour sauver la patrie, il faut respecter les trois ordres ; c'est le seul moyen de conciliation qui nous reste 1789, 8 p.

Séance royale, 1789, 32 p.

Lettre, de Madame de Gouge, auteur de l'esclavage des nègres, au public 1789, 4 p.

Mes vœux sont remplis, ou le Don patriotique, dédié aux Etats-Généraux, Publication 1789, 4 p.

Epitre dédicatoire à Sa Majesté Louis XVI, 1789, 7 p.

Lettre à Monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang  
1789, 8 p.

Départ de M. Necker et de Madame de Gouges, ou les Adieux  
de Madame de Gouges aux François et à M. Necker, 41 p.

### **1790**

Adresse au Roi, adresse à la Reine, adresse au Prince de  
Condé, observation à M. Duveyrier, sur sa fameuse ambassade,  
1790, 24 p.

Discours de l'aveugle aux François, 1790, 19 p.

Lettres à la reine, aux généraux de l'armée, aux amis de la  
constitution, et aux Françaises citoyennes, description de la  
fête du 3 juin de l'imprimerie de la société typographique,  
1790, 16 p.

Arrêt de mort que présente Olympe de Gouges contre Louis  
Capet, 1790, 4 p.

Le Bon sens français, ou l'Apologie des vrais nobles, dédiée aux  
jacobins, 1790, 56 p.

Avis pressant à la Convention, par une vraie Républicaine,  
1790, 16 p.

Sera-t-il roi, ne le sera-t-il pas ?, 1790, 16 p.

Réponse à la justification de Maximilien Robespierre, adressée  
à Jérôme Pétion, 1790, 16 p.

Les Droits de la femme à la reine, 1790, 24 p.

Les Fantômes de l'opinion publique, 1790, 8 p.

Compte moral rendu et dernier mot à mes chers amis à la  
Convention nationale et au peuple, sur une dénonciation faite  
contre son civisme, aux Jacobins, par le sieur Bourdon Le Jay  
père, 1790, 24 p.

Lettre aux littérateurs français, 1790, 7 p.

Remarques patriotiques, par la citoyenne, auteur de la Lettre  
au peuple 1790, 48 p.

### **1791**

Mort de M. de Mirabeau, et ses dernières paroles, 1791, 8 p.

Le Tombeau de Mirabeau, 1791, 2 p.

Projet sur la formation d'un tribunal populaire et suprême en matière criminelle, présenté le 26 mai 1790, à l'Assemblée Nationale, 1791 ,8 p.

Repentir, 1791, 4 p.

Mirabeau aux Champs-Élysées / 1791. XXI-46 p.

### **1792**

Adresse au Don Quichotte au Nord, Publication de l'imprimerie Nationale 1792, 16 p.

L'Esclavage des noirs, ou l'Heureux naufrage 1792, 90 p.

Le Couvent ou les Vœux forcés 1792. 83 p.

L'Esprit françois, ou Problème à résoudre sur le labyrinthe des divers complots, 1792. VIII-32 p.

### **1793**

Les Démocrates et les aristocrates ou les Curieux du champ de Mars, 1793, 30-8 p.

L'Entrée de Dumourier à Bruxelles, ou les Vivandiers / chez Regnaud et chez Le Jay 1793, 148 p.

Testament politique d'Olympe de Gouges 1793, 12 p.

### **1796 (posthume)**

Grande éclipse du soleil jacobiniste et de la lune feuillantine, pour la fin d'avril, ou dans le courant du mois de mai, par la liberté, l'an IVe de son nom,... 1796, 16 p.

## **Œuvres en volume**

**Œuvres**, dédiées a Monseigneur 1788, 3 vol. rel. en un seul. Note manuscrite d'Olympe de Gouges, semble-t-il, à la fin. Rel. avec : "L'Homme généreux, drame en cinq actes et en prose"

**Œuvres**, 1790 3 vol. (pagination multiple), Cart. d'époque. Chaque œuvre a un titre particulier et est décrite à son titre.

L'Homme généreux, 1786, XI-140 p.

Séance royale, 1789, 32 p.

**Œuvres** de Madame de Gouge: chez l'auteur 1788.

**Œuvres** de Madame de Gouges, dédiées à Monseigneur le Duc d'Orléans, 1788. 2 vol.

**[Affiches rédigées]**, 1788. 12 affiches sous cadre, Reproductions photographiques d'affiches se trouvant à la bibliothèque de l'Assemblée Nationale. 53 x 45 cm.



## Introduction

Vous lirez plus loin cet extrait :

« Cet ouvrage est de longue haleine, et je ne le présenterai pas du matin au soir ; je veux faire cependant mes adieux comiquement à mes concitoyens ; après avoir mis les morts au théâtre, je veux y mettre le vivants ; je veux me jouer moi-même, ne point faire grâce à mes ridicules pour ne point épargner ceux des autres ; je n'ai pas trouvé de plus vaste plan, ni de plus original que *madame de Gouges aux enfers*. »

Mécontente du traitement qu'on lui inflige elle imagine donc d'écrire ce livre à la troisième personne : Olympe aux enfers. Le titre me semble résumer le contenu des textes qui vont suivre. Olympe de Gouges le répète, il s'agit de textes écrits sans plan et sans ordre, des textes qui ne sont pas de littérature de haut vol, mais qui témoignent parfaitement de la douleur extrême d'une femme qui n'a qu'un but, chercher le bien, et qui ne trouve en face d'elle que tracasseries, complots et mépris. Si c'était contre elle, elle n'en ferait pas cas, mais voilà elle veut témoigner de grandes causes, la situation des noirs, l'exploit de femmes peut ordinaires et on, vient lui rire au nez ! Qui, en France, hier comme aujourd'hui, connaissez

ou connaît l'incroyable Egyptienne, Hypatie ? Olympe la connaissez et sa pièce est partie en fumée. Cette sur Ninon de Lenclos par contre, nous l'avons. Qui était Ninon de Lenclos ? Olympe, on le lira, joue l'ignorante, mais elle ne l'était pas. Ses écrits ne témoignent pas d'un grand théâtre, d'une grande littérature (la Révolution a-t-elle laissé des grands noms de la littérature ?), mais d'une vie authentique. Quand elle montre sans se gêner le fonctionnement des Comédiens Français, elle fait œuvre unique !

Quand en 1994, j'ai lu les préfaces j'ai été aussitôt séduit par cette originalité. Mais en publiant le théâtre d'Olympe de Gouges aux Editions Cocagne en 1993, Félix Castan écrivait : « Chaque pièce est précédée ou suivie dans l'édition originale de documents sur les difficultés et les démêlés qu'elle a entraînés pour l'auteur, lesquels portent rarement sur le contenu de l'œuvre, et nous préférons les renvoyer à une section spéciale du quatrième volume des œuvres complètes. » Pour Félix Castan, ces préfaces brouillaient l'œuvre, or, le plus souvent, en guise de citation, il reprend une phrase de la dite préface qui introduit l'œuvre !

Cette publication, c'est presque accomplir un rêve d'enfant. Tout n'y est pas, tout n'étant pas disponible à la bibliothèque de Montauban, mais quel souffle dans ces quelques pages.

D'abord le gros dossier autour de la pièce ***L'esclavage des noirs***. Dans son très beau livre<sup>1</sup>, Olivier Blanc, traite en détail cet épisode que je résume dans la présentation.

Vient ensuite, le dossier sur l'autre pièce, *Molière chez Ninon*, un écrit qui devait permettre de compenser l'échec du premier et qui en fait l'aggrave.

---

<sup>1</sup> Marie-Olympe de Gouges, une humaniste à la fin du XVIIIe siècle, Editions René Viénet, 2003, 260 pages

## **Le dossier sur l'Esclavage de noirs**

Cette pièce présente la situation des esclaves. Olympe de Gouges deviendra ensuite une adhérente de la Société contre l'esclave des noirs qui naîtra après l'écriture de son texte, mais la pièce n'est pas à proprement parler anti-esclavagiste.

Elle en appelle à un meilleur traitement d'humains qui doivent être considérés comme des égaux. Donc elle ne cache pas qu'il peut y avoir des « bons » et des « mauvais » aussi bien chez les blancs que chez les noirs, mais que le système, lui est mauvais.

Etrangement la préface de 1792 est plus modérée que celle de 1788.

Pièce écrite en 1783, reçu à la Comédie française en 1785, ce qui signifie que les Acteurs s'engagent à la jouer. Mais ils refusent et une polémique se produit.

Elle est publiée en 1788 avec l'accord des Comédiens français et c'est la préface qui est donné en premier.

La pièce est jouée en décembre 1789 après qu'Olympe se soit décidé à menacer les Acteurs d'un procès qu'ils auraient perdus.

Une version définitive est publiée en 1792. D'où la deuxième préface. Une polémique dans le journal Chronique de Paris (1790) permet de saisir la réponse des adversaires.

Les Comédiens démasqués (1790), c'est un nouveau texte contre les Acteurs.

Tout comme la lettre aux littérateurs.

Finalement, les discours autour de la pièce seront plus longs que la pièce elle-même !



## Préface 1788

Je n'entends rien à la Politique. On augure qu'une liberté générale rendrait les hommes Nègres aussi essentiels que les Blancs : qu'après les avoir laissés maîtres de leur sort, ils le soient de leurs volontés : qu'ils puissent élever leurs enfants auprès d'eux.

Ils seront plus exacts aux travaux et plus zélés.

L'esprit de parti ne les tourmentera plus : le droit de se lever comme les autres hommes ; les rendra plus sages et plus humains. Il n'y aura plus à craindre de conspirations funestes. Ils seront les Cultivateurs libres de leurs contrées, comme les Laboureurs en Europe. Ils ne quittent point leurs champs pour aller chez les Nations étrangères.

La liberté des Nègres fera quelques déserteurs, mais beaucoup moins que les habitants des campagnes françaises. A peine les jeunes Villageois ont obtenu l'âge, la force et le courage, qu'ils s'acheminent vers la Capitale pour y prendre le noble emploi de Laquais ou de Crocheteurs. Il y a cent

Serviteurs pour une place tandis que nos champs manquent de Cultivateurs.

Cette liberté multiplie un nombre infini d'oisifs, de malheureux, enfin de mauvais sujets de toute espèce. Qu'on mette une limite sage et salutaire à chaque Peuple, c'est l'art des Souverains et des Etats Républicains,

Mes connaissances naturelles pourraient me faire trouver un moyen sûr : mais je me garderai bien de le présenter. Il me faudrait être plus instruite et plus éclairée sur la Politique des Gouvernements. Je l'ai dit, je ne sais rien, et c'est au hasard que je soumets mes observations bonnes ou mauvaises. Le sort de ces infortunés doit m'intéresser plus que personne, puisque voilà la cinquième année que j'ai conçu un sujet dramatique, d'après leur déplorable Histoire.

Je n'ai qu'un conseil à donner aux Comédiens François, et c'est la seule grâce que je leur demanderai de ma vie : C'est d'adopter la couleur et le costume nègre. Jamais occasion ne fut plus favorable, et j'espère que la Représentation de ce Drame produira l'effet qu'on en doit attendre en faveur de ces victimes de l'ambition.

Le costume ajoute de moitié à l'intérêt de cette Pièce. Elle émouvra la plume et le cœur de nos meilleurs Ecrivains. Mon but sera rempli, mon ambition satisfaite, et la Comédie s'élèvera au lieu de s'avilir par la couleur.

Mon bonheur sans doute serait trop grand, si je voyais la Représentation de ma Pièce, comme je la désire. Cette faible esquisse demanderait un tableau touchant pour la Postérité. Les Peintres qui auraient l'ambition d'y exercer leurs pinceaux, pourraient être considérés comme les Fondateurs de l'Humanité la plus sage et la plus utile et je suis sûre d'avance que leur opinion soutiendra la faiblesse de ce Drame, en faveur du sujet.

Jouez donc ma Pièce, Mesdames et Messieurs elle a attendu assez longtemps son tour, si dans toute la droiture il n'est pas déjà venu plusieurs fois. La voilà imprimée, vous l'avez voulu ; mais toutes les Nations avec moi vous en demandent la représentation, persuadée qu'ils ne me démentiront pas. Cette sensibilité qui ressemblerait à l'amour propre chez tout autre que chez moi, n'est que l'effet que produisent sur mon cœur toutes les clameurs publiques en faveur des hommes Nègres. Tout Lecteur qui m'a bien apprécié sera convaincu de cette vérité.

Mais avec vous, Mesdames et Messieurs, je dois me justifier après m'avoir voulu prêter un ridicule à l'égard de Molière et au sujet de M. Mercier que je chéris et que j'estime à plus d'un titre, puisqu'il a été avant moi si mal traité par vous ; mais c'est un parfait honnête homme. Il ne connaît pas les adulations ni la basse jalousie de tous les petits Littérateurs, et je ne m'étonne point si vous n'avez pas su l'apprécier. Je ne doute

pas, malgré tous les griefs que je dois avoir contre vous, que vous ne soyez en état de rendre justice, quand vous le voulez bien ; mais il faut convenir que vous ne le voulez pas souvent. Le faux vous plaît pour votre caractère, et pour votre talent des phrases bien tournées. Les tournures Dramatiques vous échappent, c'est cependant ce que vous devriez le mieux saisir. Enfin passez-moi ces derniers avis, ils me coûtent cher, et je crois à ce prix pouvoir vous les donner. Adieu, Mesdames et Messieurs ; après mes observations jouez ma Pièce comme vous le jugerez à propos, je ne ferai point aux répétitions. J'abandonne mon fils tous mes droits ; puisse-t-il en faire un bon usage, et le préserver de devenir Auteur pour la Comédie Française ? S'il me croit, il ne griffonnera jamais de papier en Littérature. Cependant je n'ai pas pu l'empêcher de se livrer à l'impulsion générale. La fille de Noyon en a fait un Auteur tout-à-coup. Les belles actions de Monseigneur le Duc d'Orléans ont excité sa plume. J'avoue que j'y ai contribué pour quelque chose dans les anecdotes, et dans le but qui règne dans cette batelle, cette production ne serait pas soutenable, j'aurais pu la laisser sous l'anonyme ; mais étant convaincue que c'est pitoyablement écrit, je la mets à la fin de mon dernier Volume. Il y a des Auteurs qui gardent toujours le mystère à moins qu'ils ne réussissent ; mais moi je ne vois pas un déshonneur dans un médiocre écrit, et celui-là mérite de l'indulgence, tant pour le but que pour le temps ; Mais il a retouché son plan de

la fille de Noyon, et avec un de ses amis ils en ont fait un Opéra-Comique, que je crois susceptible de quelques succès; mais je dois faire connaître au Public l'Auteur, et convenir encore que les choses le plus mauvaises sont de mon style. Je m'en suis occupée une heure au plus, et je n'y avais point réfléchi, et mon fils n'a pas été plus sage, et ma médiocrité dans ce genre n'a fait qu'affaiblir son premier essai. Je demande donc pour lui de l'indulgence, et pour moi la plus grande rigueur : j'en fais d'avance amende honorable. Et pour que mon Lecteur veuille bien me pardonner, je de se souvenir de Zamor et Mirza et du siècle des Grands-Hommes. Il oubliera bientôt qu'en mère marâtre, j'ai trempé dans le sujet de la Bonne Mère.

## PREFACE 1792

DANS les siècles de l'ignorance les hommes se sont fait la guerre ; dans le siècle le plus éclairé, ils veulent se détruire, Quelle est enfin la science, le régime, l'époque, l'âge ou les hommes vivront en paix ? Les Savants peuvent s'appesantir et se perdre sur ces observations métaphysiques. Pour moi, qui n'ai étudié que les bons principes de la Nature, je ne définis plus l'homme, et mes connaissances sauvages ne m'ont appris à juger des choses que d'après mon âme. Aussi mes productions n'ont-elles que la couleur de l'humanité.

Le voila enfin, ce Drame que l'avarice et l'ambition ont proscrit, et que les hommes justes approuvent. Sur ces diverses opinions quelle doit être la mienne ? Comme Auteur, il m'est permis d'approuver cette production philanthropique ; mais comme témoin auriculaire des récits désastreux des maux de l'Amérique, j'abhorrerais mon Ouvrage, si une main invisible n'eût opéré cette révolution à laquelle je n'ai participé en rien que par la prophétie que j'en ai faite. Cependant on me blâme, on m'accuse sans connaître même, l'Esclavage des Noirs, reçu en 1783 à la Comédie Française, imprimé en 1786, et représenté en Décembre 1789. Les Colons, à qui rien ne coûtait

pour assouvir leur cruelle ambition, gagnèrent les Comédiens, et l'on assure... que l'interception de ce Drame n'a pas nui à la recette ; mais ce n'est point le procès des Comédiens ni des Coton que je veux faire, c'est le mien.

Je me dénonce à la voix publique ; me voilà en état d'arrestation : je vais moi-même plaider ma cause devant ce Tribunal auguste, frivole... mais redoutable. C'est au scrutin des consciences que je vais livrer mon procès ; c'est à la pluralité des voix que je vais le perdre ou le gagner.

L'Auteur, ami de la vérité, l'Auteur qui n'a d'autre intérêt que de rappeler les hommes aux principes bienfaisants de la Nature, qui n'en respecte pas moins les lois, les convenances sociales, est toujours un mortel estimable, et si ses écrits ne produisent pas tout le bien qu'il s'en était promis, il est à plaindre plus qu'à blâmer.

Il m'est donc important de convaincre le Public les détracteurs de mon Ouvrage, de la pureté de mes maximes. Cette production peut manquer par le talent, mais non par la morale. C'est à la faveur de cette morale que l'opinion doit revenir sur mon compte.

Quand le Public aura lu ce Drame, conçu dans un temps où il devait paraître un Roman tiré de l'antique féerie, il reconnaîtra qu'il est le tableau fidèle de la situation actuelle de l'Amérique. Tel que ce Drame fut approuvé sous le despotisme de la presse, je le donne aujourd'hui sous l'an quatrième de la

liberté. Je l'offre au Public comme une pièce authentique et nécessaire à ma justification. Cette production est-elle incendiaire ? non, Présente-t-elle un caractère d'insurrection ? non. A-t-elle un but moral ? oui sans doute. Que me veulent donc ces Colons pour parler de moi avec de termes si peu ménagés ? Mais ils sont malheureux, je les plains, et je respecterai leur déplorable sort ; je ne me permettrai pas même de leur rappeler leur inhumanité ; je me permettrai seulement de leur citer tout ce que j'ai écrit pour leur conserver leurs propriétés et leurs plus chers intérêts : ce Drame en est une preuve.

C'est à vous, actuellement, esclaves, hommes de couleur, à qui je vais parler ; j'ai peut-être des droits incontestables pour blâmer votre férocité : cruels, en imitant les tyrans, vous les justifiez. La plupart de vos Maîtres étaient humains et bienfaisants, et dans votre aveugle rage vous ne distinguez pas les victimes innocentes de vos persécuteurs. Les hommes n'étaient pas nés pour les fers, et vous prouvez qu'ils sont nécessaires. Si la force majeure est de votre côté, pourquoi exercer toutes les fureurs de vos brûlantes contrées ? Le poison, le fer, les poignards, l'invention des supplices les plus barbares et les plus atroces ne vous coûtent rien, dit-on. Quelle cruauté ! quelle inhumanité ! Ah ! combien vous faites gémir ceux qui voulaient vous préparer, par des moyens tempérés, un fort plus doux, un fort plus digne d'envie que tous ces

avantages illusoires avec, lesquels vous ont égarés les auteurs des calamités de la France et de l'Amérique. La tyrannie vous suivra comme le crime s'est attaché à ces hommes pervers. Rien ne pourra vous accorder entre vous. Redoutez ma prédiction, vous savez si elle est fondée sur des bases vraies et solides. C'est d'après la raison, d'après la justice divine, que je prononce mes oracles. Je ne me rétracte point : j'abhorre vos Tyrans, vos cruautés me font horreur,

Ah ! si mes conseils vont jusqu'à vous, si vous en reconnaissez tout l'avantage, j'ose croire qu'ils calmeront vos esprits indomptés et vous ramèneront à une concorde indispensable au bien de la Colonie et à vos propres intérêts, Ces intérêts ne consistent que dans l'ordre social, vos droits dans la sagesse de la Loi ; cette Loi reconnaît tous les hommes frères ; cette Loi auguste que la cupidité avait plongée dans le chaos est enfin sortie des ténèbres. Si le sauvage, l'homme féroce la méconnaît, il est fait pour être chargé de fers et dompté comme les brutes,

Esclaves, gens de couleur, vous qui vivez plus près de la Nature que les Européens, que, vos Tyrans, reconnaissez donc les douces lois, et faites voir qu'une Nation éclairée ne s'est point trompée en vous traitant comme des hommes, et en vous rendant des droits que vous n'eûtes jamais dans l'Amérique. Pour vous rapprocher de la justice et de l'humanité, rappelez-vous et ne perdez jamais de vue, que c'est dans le sein de votre

Patrie qu'on vous condamne à cette affreuse servitude, et que ce sont vos propres parents qui vous mènent au marché : qu'on va à la chasse des hommes dans vos affreux climats, comme on va ailleurs à la chasse des animaux. La véritable Philosophie de l'homme éclairé le porte à arracher son semblable du sein d'une horrible situation primitive où les hommes non seulement se vendaient, mais où ils se mangeaient encore entr'eux. Le véritable homme ne considère que l'homme. Voilà mes principes, qui diffèrent bien de ces prétendus défenseurs de la Liberté, de ces boutefeux, de ces esprits incendiaires qui prêchent l'égalité, la liberté, avec toute l'autorité et la férocité des Despotes. L'Amérique, la France, et peut-être l'Univers, devront leur chute à quelques énergumènes que la France a produits, la décadence des Empires et la perte des arts et des sciences. C'est peut-être une funeste vérité. Les hommes ont vieilli, ils paraissent vouloir renaître et d'après les principes de M. Brissot, la vie animale convient parfaitement à l'homme ; j'aime plus que lui la Nature, elle a placé dans mon âme les lois de l'humanité et d'une sage égalité ; mais quand je considère cette Nature, je la vois souvent en contradiction avec les principes, et tout m'y paraît subordonné. Les animaux ont leurs Empires, des Rois, des Chefs, et leur règne est paisible ; une main invisible et bienfaisante semble conduire leur administration. Je ne suis pas tout-à-fait l'ennemie des principes de M. Brissot, mais je les crois impraticables chez les

hommes ; avant lui j'ai traité cette matière. J'ai osé, après l'auguste Auteur du Contrat Social, donner le Bonheur Primitif de l'Homme, publié en 1789. C'est un Roman que j'ai fait, et jamais les hommes ne feront assez purs, assez grands pour remonter à ce bonheur primitif, que je n'ai trouvé que dans une heureuse fiction. Ah ! s'il était possible qu'ils pussent y arriver, les lois sages et humaines que j'établis dans ce contrat social, rendraient tous les hommes frères, le Soleil serait le vrai Dieu qu'ils invoqueraient ; mais toujours variants, le Contrat Social, le Bonheur Primitif et l'Ouvrage augustin de M. Brissot seront toujours des chimères, et non une utile instruction. Les imitations de Jean-Jacques sont défigurées dans ce nouveau régime, que seraient donc celles de Mme de Gouges et celles de M. Brissot? Il est aisé, même au plus ignorant, de faire des révolutions sur quelques cahiers de papier ; mais, hélas ! l'expérience de tous les Peuples, et celle que font les Français, m'apprennent que les plus savants et les plus sages n'établissent pas leurs doctrines sans produire des maux de toutes espèces. Voilà ce que nous offre l'histoire de tous les pays. Je m'écarte du but de ma Préface, et le temps ne me permet pas de donner un libre cours à des raisons philosophiques. Il s'agissait de justifier l'Esclavage des Noirs, que les odieux Colons avaient proscrit, et présenté comme un ouvrage incendiaire. Que le public juge et se prononce, j'attends son arrêt pour ma justification.

## **Lettre parue dans la Chronique de Paris du 20 décembre 1789**

Messieurs,

Voici la neuvième année que j'essayai de peindre, dans un drame, toute la rigueur de l'esclavage des Noirs. Il n'était point alors question d'adoucir leur sort et de préparer leur liberté. Seule, j'élevai la voix en faveur de ces hommes si malheureux et si calomniés. A l'impression, l'intérêt du sujet fit oublier la médiocrité de l'auteur.

Ce drame présenté à la Comédie Française, il y a quelques années, et que j'avais mal-à-propos intitulé, *L'Heureux naufrage*, a essuyé plus d'une tempête. Echappé aux écueils et aux vents contraires de l'autorité, il vogue maintenant avec liberté vers la scène, sous ce titre *L'Esclavage des Noirs*.

Si je n'avais à craindre que la faiblesse de mes talents et la puissance de mes ennemis, l'époque actuelle du rétablissement de la liberté semblerait me promettre quelque indulgence pour un ouvrage qui la défend ; mais ne suis-je pas encore en bute à tous les protecteurs, fauteurs du despotisme américain<sup>2</sup>, sans

---

<sup>2</sup> On sait qu'ils viennent de publier un libelle sanglant contre la Société des Amis des Noirs: mais ils se sont bien gardés d'y nommer M. de la Fayette, M. le duc de la Rochefoucault, etc... qui se font cependant honneur d'être comptés parmi les Amis des Noirs.

compter encore etc. etc. etc... ? Que mon sexe obtienne au moins du public, le jour de la première représentation, le même intérêt qu'il a accordé à l'auteur de Chastes IX. Je dois dire encore que je n'ai pas puisé le dialogue de ce drame dans les événements du jour, et que j'ai consacré ma part d'auteur à augmenter la contribution patriotique, dont j'ai eu la première idée dans une brochure imprimée depuis quinze mois.

Si cette pièce pouvait avoir la même fortune que Figaro ou Charles IX, vérité, messieurs, je n'en serais pas fâchée pour ma gloire et pour la Caisse patriotique.

Paris, le 19 décembre

De Gouges

## Réponse

**LETTRE À Mme de Gouges en réponse à celle insérée dans La Chronique de PARIS, du 20 décembre, et datée du 19 du même mois.**

Depuis qu'on ne se bat plus en France, Madame, et qu'on y assassine, il est peut-être très convenable, de ne pas provoquer ceux qui dirigent les poignards. Ce qui se passe dans les Colonies prouve assez de quelle manière la société que vous défendez, et les personnes que vous nous présentez comme un épouvantail, auraient répondu à des attaques ; j'ignore cependant les motifs qui ont fait taire le nom de M. le marquis de la Fayette et de M. le duc de la Rochefoucault à l'auteur qui a traduit les Amis des Noirs dans le public comme des

conspireurs, également dangereux à l'Europe entière, comme à la France et aux Colonies en particulier ; mais je ne crois pas, ainsi que vous voulez le donner à entendre, qu'il ait été retenu par la crainte ; car MM. de la Fayette et de la Rochefoucault ne me paraissent pas plus dangereux que leurs autres confrères, qui sont tous nommés et traités comme ils le méritent, dans la brochure dont vous nous plaignez, et l'auteur de cet écrit me semble un homme à grand caractère, qui ne craindrait personne, seul à seul s'entend. Mais sans entrer dans de plus grands détails sur ses motifs, et sans m'arrêter aux dangers qu'on peut courir en bravant les Amis des Noirs en tout ou en partie, je crois devoir vous dire au nom de tous les Colons, que depuis longtemps les mains leur démangent de se saisir chacun d'un Ami des Noirs, et que plusieurs d'eux ont provoqué personnellement, et en face, des membres très connus de cette société, et entre autres MM. de Pontecoulant, de Crillon, de la Feuillade, et de Lameth<sup>3</sup>; qu'aucun d'eux n'a pas plus répondu aux propos qui lui étaient propres, qu'à ceux qui portaient sur la confrérie en général. Les Colons ont donc été autorisés à traiter les Amis des Noirs, de lâches et d'assassins, de conspirateurs et d'ennemis publics, et à ne pas

---

<sup>3</sup> Il est inutile de nommer MM. de Mirabeau, Duport, Clavière, de Villette, que tout le monde sait être hors de mesure, en fait d'honneur, et inaccessibles à son langage.

trop s'exposer avec eux, puisqu'ils font égorger en Amérique, et dissimulent à Paris : c'est à quoi je me référerais aujourd'hui, Madame, si ma franchise ne l'emportait sur ma prudence. Mais il en est temps : Que les Amis des Noirs sortent enfin de leurs cavernes où ils machinent à la journée notre ruine et notre destruction qu'ils jettent leurs poignards et leurs manteaux, pour s'armer d'une épée conduite par un bras nu sur une poitrine découverte, et nous nous montrerons avec plaisir ce que nous sommes.

Nous proposons donc à MM. les Amis des Noirs, et ce par vous, Madame, qui vous mettez si honorablement en avant pour eux, et par le journal qui vous a fait connaître, et à défaut de publicité de votre part, par la voie de l'impression, c'est à dire bien publiquement, de se rendre à la plaine de Grenelle ou à celle des Sablons, d'y faire faire des fosses, et de nous y battre à mort.

Nous ne mettons qu'une condition à cette proposition qui leur a déjà été faite, c'est celle de l'égalité en armes et en nombre ; et nous croyons que dans ces temps modernes d'une philosophie et d'une équité si chantées par tout le monde et par MM. les Amis des Noirs surtout, et ayant pour base cette égalité que je réclame, on ne nous la refusera pas ; mais, nous le déclarerons, pour peu qu'il y eût de Peuple ou de milice nationale, nous perdriions toute confiance, et nous nous retirerions, en persévérant dans notre jugement qui nous

paraît mérité, et confirmé par des faits ; à moins cependant que ce Peuple ou cette milice ne nous jurât sur l'ancien honneur français, qu'il ne sera que spectateur et non acteur dans cette affaire ; car nous déclarons encore que nous ne voulons ni être accrochés à la lanterne, ni pourrir dans les cachots du Châtelet, en nous montrant franchement et loyalement, et en rappelant aux hommes de ce siècle-ci les preux des siècles passés.

Je terminerai, Madame, en observant qu'il est bien extraordinaire que MM. les Amis des Noirs se soient servis d'une femme pour provoquer les colons. Quoique votre langage annonce un courage et des sentiments au-dessus de votre sexe, et que vous paraissiez ne pas craindre de nous armer les uns contre les autres, nous sommes bien tentés de croire que c'est encore une *jeanlorgnerie* de vos Messieurs. Toute instruite que vous êtes, Madame, vous ne connaissez peut-être pas ce mot ; mais entourée d'académiciens et de Gens de Lettres, vous ne serez pas longtemps à en apprendre la signification, et je vous renvoie à eux pour une explication appuyée de preuves.

J'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur, un Colon très aisé à connaître.

Paris, le 25 décembre 1789

## LETTRE AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS, DU 27 DÉCEMBRE 1789

Permettez-moi, Messieurs, d'avoir recours à vous, au sujet de *L'Esclavage des Nègres*. Nous sommes dans une circonstance où les plus grandes précautions sont encore faibles: ainsi le Public ne peut qu'applaudir à mon empressement, et au moyen que j'emploie pour le rassurer. Au moment où je vais être jouée, j'apprends qu'il se forme contre ma pièce un parti redoutable. Les Correspondants français de nos Colonies, alarmés du titre de *L'Esclavage des Nègres*, sèment dit-on, l'alarme, dans la crainte que ma pièce ne prêche l'insurrection et ne dispose les esprits à la révolte. Je n'ai point développé dans mon drame des principes incendiaires propres à armer l'Europe contre les Colonies. Rassurez, je vous prie, par la publicité de cette Lettre, des personnes prévenues, qui, si elles viennent demain à la Comédie, sentiront qu'il ne faut pas toujours juger d'un ouvrage par le titre qu'on lui donne.

J'ai l'honneur d'être votre très humble servante.

Signé DE GOUGES

## **Réponse au Champion américain, ou Colon très aisé à connaître**

Depuis qu'on ne se bat plus en France, Monsieur, je conviens avec vous qu'on s'y assassine quelquefois ; qu'il est imprudent de provoquer les assassins ; mais il est encore plus indiscret, plus indécent, et plus injuste, d'attaquer les gens d'honneur, de les attaquer de la manière la plus inepte, et cependant la plus calomnieuse, en imputant un manque de courage à M. de la Fayette, que vous craignez, peut-être, au fond du cœur. Je vous dirai que je ne connais point ce héros magnanime comme vous le prétendez. Je sais seulement que sa réputation est intacte, sa valeur connue, son cœur, comme celui de Bayard, sans peur, sans reproches ; à qui nous devons peut-être le bonheur de la France et le pouvoir de la Nation. Je n'entreprendrai point de justifier les hommes célèbres que vous provoquez ; ils sont tous militaires et Français, et ce titre me suffit pour les croire braves.

Mais, si je vous imite, Monsieur, par cette espèce de défi, je m'écarte un peu trop de mon but en tombant dans l'erreur grossière que vous avez commise à mon égard. Ce n'est pas la cause des philosophes, des Amis des Noirs, que j'entreprends de défendre ; c'est la mienne propre, et vous voudrez bien me permettre de me servir des seules armes qui sont en mon pouvoir. Nous allons donc guerroyer, et ce combat singulier,

grâce à ma *jeanlorgnerie*, ne sera pas meurtrier. Vous m'accordez cependant des vertus et du courage au-dessus de mon sexe. Je pourrais en convenir sans trop d'orgueil : mais vous ne me prêtez pas moins gratuitement l'ambition de consulter sur la langue et sur mes faibles productions les académiciens, les savants gens de lettres, et tout le sacré vallon qui protège plus d'un sot, et dont je fais fort peu de cas, excepté les écrivains qui ont honoré les talents par l'honneur et la probité. Le mérite littéraire est bien peu de chose quand il est dénué de ces deux avantages : mais passons à ce qu'il m'est important de vous apprendre, et que vous ignorez parfaitement.

Vous prétendez, Monsieur, que les amis des Noirs se sont servis d'une femme pour provoquer les Colons. Certes il est bien plus extraordinaire qu'un homme qui annonce quelque'esprit, de la facilité et même de la bravoure, charge une femme d'être le porteur d'un cartel, et veuille, par une entremise aussi singulière que poltronne, faire ses preuves de courage. Je ne puis donc apprécier votre valeur que comme une espèce de dom quichotade, et vous considérer comme un pourfendeur de géants et de fantômes qui n'existent pas. Je veux cependant, en vous ramenant à la raison, rire avec vous des maux où je ne vois point de remède. Vous avez à combattre la Société des Amis des Noirs, et moi, j'en ai à confondre une bien plus terrible, c'est celle de...

Le temps qui détruit tout, qui change à son gré les arts, les mœurs et la justice des hommes, ne changera jamais l'esprit du corps de ceux de qui j'ai si fortement à me plaindre.

On a vu tomber en France, depuis quelques mois, le voile de l'erreur, de l'imposture, de l'injustice, et enfin les murs de la Bastille ; mais on n'a pas vu encore tomber le despotisme que j'attaque. Je me vois donc réduite à essayer de l'abattre. C'est un arbre au milieu d'un labyrinthe touffu, hérissé de ronces et d'épines : pour émonder ses branches, il faudrait toute la magie de Médée. La conquête de la toison d'or coûta moins de soins et d'adresse à Jason que ne vont me coûter de tourments et de pièges à éviter ces branches empoisonnées qui font du tort à l'arbre célèbre et au génie de l'homme. Pour les détruire, il faut terrasser vingt dragons dangereux qui, tantôt se transformant en citoyens zélés, tantôt en serpents flexibles, se glissent partout, et sèment leur venin sur mes ouvrages et ma personne.

Mais, à mon tour, ne dois-je pas, Monsieur, avec plus de raison vous soupçonner de vous être mis vous-même « honorablement » en avant pour cette faction rampante qui s'est élevée contre *L'Esclavage des Nègres* ? Qu'imputez-vous à cet ouvrage ? qu'imputez-vous à l'auteur ? Est-ce d'avoir cherché à faire égorger en Amérique les Colons, et d'avoir été l'agent d'hommes que je connais moins que vous, qui peut-être n'estiment pas toutes mes productions depuis que j'ai montré

que l'abus de la liberté avait produit beaucoup de mal ? Vous me connaissez bien peu. J'étais l'apôtre d'une douce liberté dans le temps même du despotisme. Mais véritable Française, j'idolâtre ma Patrie : j'ai tout sacrifié pour elle ; je chéris au même degré mon Roi, et je donnerais mon sang pour lui rendre tout ce que ses vertus et sa tendresse paternelle méritent. Je ne sacrifierais ni mon Roi à ma Patrie, ni ma Patrie à mon Roi, mais je me sacrifierais pour les sauver ensemble, bien persuadée que l'un ne peut exister sans l'autre. On connaît l'homme, dit-on, par ses écrits. Lisez-moi, Monsieur, depuis ma *Lettre au peuple* jusque à ma *Lettre à la nation*, et vous y reconnaîtrez, j'ose me flatter, un cœur et un esprit véritablement Français. Les partis extrêmes ont toujours craint et détesté mes productions. Ces deux partis, divisés par des intérêts opposés, sont toujours démasqués dans mes écrits. Mes maximes invariables, mes sentiments incorruptibles, voilà mes principes. Royaliste et véritable Patriote, à la vie à la mort, je me montre telle que je suis.

Puisque j'ai le courage de signer cet écrit, montrez-vous de même, et vous obtiendrez mon estime qui n'est pas peut-être indifférente pour un galant homme ; car je l'accorde aussi difficilement que Jean-Jacques. Je puis m'élever jusqu'à ce grand homme par la juste défiance qu'il eut des hommes : j'en ai peu rencontré de justes et de véritablement estimables. Ce n'est pas de légers défauts que je leur reproche ; mais leurs

vices, leur fausseté et leur inhumanité exercée sans remords sur les plus faibles. Puisse cette révolution régénérer l'esprit et la conscience des hommes, et reproduire le véritable caractère Français ! Deux mots encore, je vous prie.

Je ne suis point instruite comme il vous a plu de m'en accorder la gloire. Peut-être un jour mon ignorance attachera quelque célébrité à ma mémoire. Je ne sais rien, Monsieur, rien, vous dis-je, et l'on ne m'a rien appris. Elève de la simple nature, abandonnée à ses seuls soins, elle m'a donc bien éclairée, puisque vous me croyez parfaitement instruite. Sans connaître l'histoire de l'Amérique, cette odieuse traite des nègres a toujours soulevé mon âme, excité mon indignation. Les premières idées dramatiques que j'ai déposées sur le papier, furent en faveur de cette espèce d'hommes tyrannisés avec cruauté depuis tant de siècles. Cette faible production se ressent peut-être un peu trop d'un début dans la carrière dramatique. Nos grands hommes mêmes n'ont pas tous commencé comme ils ont fini, et un essai mérite toujours quelque indulgence. Je puis donc vous attester, Monsieur, que les Amis des Noirs n'existaient pas quand j'ai conçu ce sujet, et vous deviez plutôt présumer, si la prévention ne vous eût pas aveuglé, que c'est peut-être d'après mon drame que cette société s'est formée, ou que j'ai eu l'heureux mérite de me rencontrer noblement avec elle. Puisse-t-il en former une plus générale, et l'entraîner plus souvent à sa représentation ! Je

n'ai point voulu enchaîner l'opinion du public à mon Patriotisme : j'ai attendu avec patience son heureux retour en faveur de ce drame. Avec quelle satisfaction je me suis entendu dire de toute part, que les changements que j'avais faits, répandaient sur cette pièce un grand intérêt qui ne pourra que s'augmenter, quand le Public va être instruit que, depuis quatre mois, j'ai dédié cet ouvrage à la Nation, et que j'en ai consacré le produit à la Caisse patriotique ; établissement dont j'ai présenté le projet dans ma *Lettre au peuple*, publiée depuis dix-huit mois ! Cette priorité m'autorise peut-être, sans vanité, à m'en regarder comme l'auteur. Cette brochure fit beaucoup de bruit dans le temps, fut de même critiquée, et le projet qu'elle offrait n'a pas été moins réalisé avec succès. Je devais vous instruire, ainsi que le Public, de ces faits qui caractérisent l'amour que j'ai pour le véritable caractère Français, et les efforts que je fais pour sa conservation.

Je ne doute pas que la comédie, touchée de ces actes de zèle, ne conspire à donner des jours favorables<sup>4</sup> à la représentation de ce drame, auquel je ne puis me dissimuler qu'elle s'intéresse infiniment. Elle m'en a donné des preuves que je ne puis révoquer en doute. L'auteur, la Comédie et le Public contribueront ensemble, en multipliant leurs plaisirs, à grossir

---

<sup>4</sup> Chacun sait que lorsque les comédiens ne prennent pas à un auteur tout l'intérêt possible, ils ne lui accordent pour la représentation de son ouvrage, que les mauvais jours, c'est-à-dire, les mardis, jeudis et vendredis, et encore ne représentent-ils le plus souvent qu'avec des pièces usées, et peu susceptibles d'attirer le concours et l'affluence.

les fonds de la Caisse patriotique qui peut seule sauver l'état, si tous les Citoyens reconnaissent cette vérité.

Je dois encore observer que dans ces représentations patriotiques, plusieurs personnes ont payé souvent au-dessus de leurs places. Si celle-ci produit la même disposition de cœur, il faudra distinguer les profits de la Caisse patriotique des droits de la Comédie. Une liste exacte, remise à la Nation de la part des Comédiens, donnera la preuve de l'ordre et du zèle de ces nouveaux Citoyens.

J'espère, Monsieur, et j'ose m'en flatter, que d'après les éclaircissements que je vous donne sur *L'Esclavage des Nègres*, vous ne le poursuivrez plus, et que vous deviendrez au contraire le zélé protecteur de ce drame ; en le faisant même représenter en Amérique, il ramènera toujours les hommes noirs à leurs devoirs, en attendant des Colons et de la Nation française l'abolition de la traite, et un sort plus heureux. Voilà les dispositions que j'ai montrées dans cet ouvrage. Je n'ai point prétendu, d'après les circonstances, en faire un flambeau de discorde, un signal d'insurrection ; j'en ai, au contraire, depuis, adouci l'effet. Pour peu que vous doutiez de cette assertion, lisez, je vous prie, *L'Heureux naufrage* imprimé depuis trois ans ; et si j'ai fait quelque allusion à des hommes chers à la France, ces allusions ne sont point nuisibles à l'Amérique. C'est ce dont vous serez convaincu à la représentation de cette pièce, si vous voulez me faire l'honneur

d'y venir. C'est dans ce doux espoir que je vous prie de me croire, Monsieur, malgré notre petite discussion littéraire, suivant le protocole vécu, votre très humble servante,

DE GOUGES

Paris, le 18 janvier 1790

#### Post-scriptum

J'aurais cru me compromettre, si j'avais répondu dans le corps de cette lettre à toutes les ordures qu'un infâme libelliste vient de répandre sur mon compte dans sa feuille mercenaire<sup>5</sup>. Il me suffit de rappeler au public, pour confondre cet abominable calomniateur, la Lettre écrite à M. le duc d'Orléans, La Motion, ou Séance Royale. Le public reconnaîtra que j'employai auprès de ce Prince la voix de l'honneur pour le ramener à son devoir, s'il s'en était écarté ; mais en même temps ces écrits le démasquaient, s'il était coupable. J'ignore s'il l'est en effet, mais ce dont je suis convaincue, c'est que mon fils a été sacrifié et vient de perdre sa place dans la maison de ce Prince. Voilà ma justification.

---

<sup>5</sup> Petit dictionnaire des Grands Hommes, 1790

## **Les comédiens démasqués**

**ADRESSE AUX REPRÉSENTANS DE LA NATION.**

**MESSIEURS,**

Les gens de lettres viennent de soumettre à vos regards une cause vraiment digne d'une assemblée aussi auguste, aussi respectable la défense du talent, la défense du génie : moi, j'ose y joindre celle de l'humanité.

Encouragée par votre noble démarche des littérateurs Français, une femme qui s'est hasardée de marcher en tremblant sur leurs traces, s'avance avec courage vers votre intègre et imposant tribunal persuadée que son sexe, et la cause quelle défend, trouveront de zélés défenseurs dans les représentans d'une nation qui sera toujours un modèle d'honneur et de loyauté.

Aurais-je donc à craindre que dans ce temps d'équité et de lumières, le despotisme des comédiens et l'inhumanité des Colons, continuassent à me tenir dans l'humiliation de la dépendance ? Et pourraient-ils dire encore qu'il serait impolitique de continuer les représentations d'un ouvrage approuvé en censuré sous les deux régimes : et quand j'ai pour moi la loi ancienne et moderne, une anarchie effroyable d'opinions, qui ne présente contre cette production que des

idées vagues et confuses, pourrait-elle arrêter les effets de la décision de la nation française ?

Serait-il possible que l'esclavage des noirs, que j'ai cru si utile aux intérêts des Colonies, fut représenté comme dangereux ; et parce qu'il existe des troubles dans les Colonies, prétendrait-on que mon drame tendrait à les augmenter ?

A l'époque où le roi des Français, le meilleur des Rois, semblait être menacé par une populace criminelle, de perdre sa couronne, on donna Charles IX, pièce qui rend les rois odieux quand ils sont injustes, ce qui pouvait former un parti destructeur dans ces moments de troubles et de fermentation ; on n'a pas, dis-je, arrêté cette tragédie ; la morale qu'elle renferme a fait connaître une énorme distance qui sépare les Rois tyrans des Rois père de leurs peuples. Je n'élève point jusqu'au talent de M. Chénier ; son orgueil, peut-être, ne me le pardonnerait pas ; mais il me permettra de dire que mon drame renferme, aussi bien que sa tragédie, un but moral. C'est un grand homme que l'auteur de Charles IX ; c'est le seul qui ait osé repousser l'oppression des comédiens : il nous encourage tous ; et la cendre des Dubelloi est enfin vengée. Déjà de son temps les comédiens qui ne tiraient leur existence et leur gloire que des productions de ces génies célèbres, moissonnaient tyranniquement dans le champ de la littérature, et laissaient à peine aux auteurs la faculté d'y glaner : jusqu'à nos jours la comédie française a successivement ajouté des

anneaux à cette longue chaîne d'injustices, de vexations, d'opprobres dont elle accable les gens de lettres.

Je n'ai pas la prévention de me compter parmi ceux dont la France s'honore ; mais quels que soient mes droits à l'estime publique, l'ambition d'être utile et de cueillir quelques lauriers, m'a cruellement exposée aux outrages des tyrans de la scène. Huit années de persécutions, tel a été le fruit amer qu'ils m'ont forcé de dévorer. Heureuse encore d'avoir échappée aux cachots de la Bastille où ils voulurent me précipiter !

C'est à votre tribunal, à celui du public, que je dénonce ces attentats : mon mémoire en présente le récit véridique.

Je mérite, j'ose le dire, quelque attention. Mes justes plaintes pénétreront l'assemblée nationale, dont mon patriotisme semble avoir devancé les sages décrets.

J'attends sa justice avec la confiance d'une citoyenne pénétrée d'admiration et de reconnaissance pour les législateurs qui ont rendu à l'homme sa dignité et ses droits.

## **MEMOIRE POUR Madame DE GOUGES, CONTRE la COMÉDIE FRANÇAISE.**

De toutes les associations enfantées par la manie des privilèges exclusifs, l'aréopage comique est peut-être celle qui réunit les caractères les plus odieux d'injustice et de tyrannie.

Longtemps avant la révolution, les bons esprits s'élevèrent contre le despotisme exercé par les Comédiens français, sur le plus brillant de tous les arts. Depuis Corneille jusqu'à nos jours, auteurs sublimes, auteurs médiocres, tous ont eu à se plaindre de leurs caprices, quand ils n'avaient pas à s'indigner de leur oppression.

Quelle hache tranchera les têtes de cette hydre qui déchira de tous temps le sein de ses bienfaiteurs? Nos Hercules littéraires viennent de lui porter les premiers coups. MM. de la Harpe, Marmontel, le Mierre, Cailhava, Sédaine, et autres, ont commencé le combat contre ce monstre avide autant que ridicule. Espère-t-il résister ? Le sénat en cothurne et en brodequin conservera-t-il son régime archi-féodal ? La fange de ses règlements souillera-t-elle l'édifice de la régénération de l'Empire ? La gloire, la fortune, l'autorité seront-elles encore le lot exclusif des Comédiens français ! Et le partage de leurs pères nourriciers ne sera-t-il jamais que l'oubli, l'esclavage et les humiliations ?

Ah ! sans doute, il est temps de briser ce sceptre qui asservit audacieusement les membres de la république des lettres. Citoyens de toutes les classes, qui jouissez déjà du bienfait de la liberté, souvenez-vous de ce que vous devez aux génies patriotes, qui vous ont éclairé sur vos droits ; sachez que la liberté des beaux-arts est un des plus fermes appuis de la liberté civile : et vous, courageux architectes de la régénération française, laisserez-vous subsister l'édifice de cette bastille gothique, où l'on persécutait, où l'on enchaînait la pensée et le talent ? Je vais vous offrir un nouvel exemple des humiliations, dont on y abreuve les gens de lettres.

#### FAITS.

Les beaux-arts n'ont point de sexe. Sévigné, Deshoulières et d'autres femmes, connues par des chefs-d'œuvre, ont prouvé que nous pouvions courir la carrière des talents.

Le récit des cruautés exercées par des maures féroces sur les malheureux Africains avait ému ma sensibilité. Solliciter en leur faveur l'opinion publique, éveiller la bienveillance sur ces déplorable victimes de la cupidité, tel fut le devoir que je m'imposai. Un drame sentimental me parut très-propre à remplir mes vues. J'imaginai donc le plan de ma pièce intitulée : l'Esclavage des Noirs. Je la dialoguai : M. Suard y trouva assez d'intérêt dramatique, pour la proposer, en 1783, sous l'anonyme, à la comédie française, qui en indiqua la lecture prochaine. On sut bientôt que cet ouvrage était de moi : alors

la lecture traîna en longueur ; je fis des démarches, je sollicitai, et enfin on me fixa au 17 avril 1784. Je parus devant le tribunal comique. Momus avait secoué ses grelots sur les aréopagites : à mon aspect, des ris moqueurs sillonneront les visages ; des chuchotements caustiques, des propos piquants servirent de préface à la lecture : on ne daigna pas ménager mon amour-propre : je vis, j'entendis très-distinctement tout ce qui pouvait l'humilier. Cette lecture, disait l'un, nous donnera la comédie : depuis quinze jours, répondait l'autre, j'ai une insomnie ; je vais prendre une bonne dose d'opium.

Je dévorais en silence ces outrages cruels, Que venais-je faire dans cette galère, me disais-je en étouffant des larmes prêtes à se répandre. Enfin, mon ange tutélaire, le sieur Molé, déroula le fatal manuscrit que l'assemblée accueillit d'une bouffée ironique. Cependant on obtint silence : Molé lit, les cœurs se dilatent, l'intérêt les pénètre, les mouchoirs se tirent, les larmes de l'assemblée sèchent le miennes, et d'une voix unanime mon drame est reçu : on m'indique seulement quelques corrections que je me hâte de faire. On me félicite : le sieur Molé m'accable, surtout, de compliments les plus flatteurs. Je ne vois plus en lui qu'un protecteur chaud et ardent. On m'apprend chez lui, avec un air de mystère, qu'il s'occupe à m'avoir un tour, qu'il est même disposé à l'acheter. J'avais ignoré que les tours se payassent. Quel homme précieux pour moi que le sieur Molé ! et par quelle

reconnaissance m'acquitterai-je envers lui ! « Molé, lui dit un jour en ma présence la divine madame Raymond, tu me donnais tous les ans un oranger ; en voila deux que tu me dois ». Je saisis ce trait de lumière ; je vole chez le plus fameux jardinier fleuriste ; j'y cherche les deux plus beaux orangers, et ils sont bientôt chez la divinité du dieu comique. On les trouve délicieux ; mais les fleurs vont se passer : quel dommage que leur durée soit si courte ! Tranquillisez-vous, souveraine de la pensée du héros de coulisse ; je suis votre pourvoyeuse : deux nouveaux orangers garnis de leurs boutons odorants se joignent aux premiers ; et le jasmin et la rose remplacent successivement les arbrisseaux dont les fleurs ont cédé au ravage du temps. Mais l'hiver s'approche ; Flore s'enfuit. Jusque-là j'avais été délicieuse, divine : que faire pour soutenir ma brillante réputation ? Je briguai l'honneur d'être excellente. Flore me quitte, ayons recours à Cornus. Je suis d'un canton de la France, où ce dieu des gourmands professa l'art d'apprêter les dindes aux truffes, les saucissons et les cuisses d'oie : n'en laissons pas manquer à la table de mon protecteur. Ah ! me dit-il en mettant un doigt mystérieux sur sa bouche, un jour qu'il dépeçait une dinde, « je vois ce qu'il faut que je fasse ; Madame de Gouge, je ne suis point un ingrat ». -Bon, me disais-je, en tressaillant de joie sur mon fauteuil voilà mon tour qui s'approche. On se lève de table, on passe au salon. Molé fait remarquer aux convives l'élégance

# **Lettre aux littérateurs Français**

**Par Mme de Gouges**

Messieurs,

C'est à vous seuls que j'ai recours ; sachant que vous avez formé un comité de tous les gens de lettres pour vous occuper spécialement des réclamations qu'ils ont à faire, non-seulement contre les comédiens de Paris, mais encore contre les directeurs de province, armés par le despotisme et par les privilèges exclusifs contre les propriétés des auteurs dramatiques. Je viens vous fournir de nouveaux faits, et améliorer par ce moyen la cause que vous avez entrepris de défendre. Il ne vous suffira pas, Messieurs, de travailler pour vos seuls intérêts ; vous le savez, les femmes, surtout depuis un siècle, ont cherché à devenir vos émules dans les arts ; vous les avez vues avec plaisir entrer en lice avec vous. Loin de rebuter ce sexe timide, vous l'avez encouragé, vous l'avez même élevé au dessus de son mérite; vous ne pouvez cesser de vous intéresser à sa gloire; vous ne pouvez surtout l'abandonner dans une circonstance où il fait cause commune. Enfin, Messieurs, il vous suffira d'apprendre que jamais auteur n'a été maltraité comme je l'ai été depuis huit ans par la Comédie française et vous n'ignorez pas à quels excès elle s'est portée souvent ; mais elle a trouvé plus méritoire encore de

tourmenter d'une manière extraordinaire un être faible et timide, une femme enfin. Si je suis échappée à l'horreur des tourments que j'ai éprouvés, c'est qu'une espèce de providence a veillé sur moi.

D'après les détails développés dans un mémoire à la Nation, j'ose espérer, Messieurs, que vous l'appuierez d'une apostille vraiment digne des véritables littérateurs français, qui, en défendant leur cause, vont plaider celle d'une femme qui mérite sans doute votre zèle et votre attention, quand vous allez être instruits que tout ce que les comédiens français ont pu même entreprendre dans le temps du despotisme, leur a réussi parfaitement contr'elle dans ce temps de liberté. Oui, Messieurs, je ne puis vous taire à mon grand étonnement, et peut-être aux dépens de ma vie, car c'est de mon lit que je vous adresse cette lettre, que M. Bailly, M. le maire, est induit en erreur par des comédiens ; ils m'en avaient menacée, et je n'avais pu les en croire. Forcée, d'après cette menace, d'avoir recours à cet homme intègre, je me rendis chez lui. L'on me dit qu'il était prêt à sortir, et je fus l'attendre à la porte de son cabinet. Pour ne point abuser de ses moments, je m'étais munie d'un papier qui contenait les torts et les injustices de la comédie envers moi. Quelle fut ma surprise de voir un homme qui m'avait toujours paru si affable, et qui me devait peut-être un accueil bien différent de celui que j'en reçus. Il prend mon papier sans me saluer, sans me dire un seul mot, et traverse

avec moi trois salons. Arrivé enfin à son antichambre, il dit à son secrétaire : Monsieur Boucher, c'est Madame de Gouges pour l'affaire des comédiens. Ne voulant pas avoir affaire à ce Monsieur Boucher, par des raisons que je déduirai dans mon mémoire, je le priais seulement de rappeler à M. le maire la lettre que je venais de lui remettre ; j'en chargeais particulièrement M. Dufour. Huit jours s'étaient écoulés que je n'avais encore entendu parler de rien. J'écrivis une seconde lettre, et je n'eus point de réponse ; une troisième eut le même sort. Enfin, je me détermine au bout de trois semaines d'aller m'instruire moi-même de l'obstacle invincible qui s'opposait à ce devoir public. M. Dufour me donna pour excuse que le silence de M. le maire aurait dû me convaincre de l'impossibilité où il était de devenir juge ou médiateur dans cette affaire. Cette conversation, qui n'est pas moins curieuse que tout le reste, sera détaillée dans le mémoire, et je passerai, Messieurs, rapidement aux faits qu'il vous est important de savoir dans cette circonstance.

Econduite de chez M. le maire, devenu pour moi comme la divinité muet et invisible, on m'adresse à M. des Faucherets, on m'assure que c'est lui qu'il convient d'instruire de cette affaire. La trivialité est quelquefois énergique, et comme Dieu même, je me vis renvoyée de Caïphe à Pilate. Enfin, les comédiens, par tout triomphants, annoncent à ce dernier juge que M. le maire m'a condamnée, et ce dernier juge me

l'annonce à moi-même. Pétrifiée, anéantie, je n'eus que la force nécessaire pour me transporter à la mairie. Je demande au commis quel était l'arrêt, le secrétaire, l'homme, la forme de ce jugement extraordinaire, dont tout le monde était instruit, comme du secret de la comédie, excepté moi. On me répéta que M. le maire ne m'avait point condamnée, puisqu'il n'avait pas voulu se mêler de cette affaire. Pourquoi ne m'a-t-il pas fait part de sa neutralité ? Pourquoi tant de commis payés pour répondre à tout le monde ? Pourquoi n'ai-je pu voir M. le maire ? M. Dufour, craignant sans doute d'être compromis, m'obtint sur le champ une audience. Quelle audience ! Je ne rapporterai ici que le moindre de tous les faits. M. le maire me déclara qu'il ne m'avait point condamnée, mais qu'il s'était cru en droit de dire sa façon de penser aux administrateurs chargés de cette affaire. Non, Monsieur, lui répondis-je avec fermeté, un juge impartial, comme vous, quand il s'est rendu neutre dans une affaire, doit de même s'imposer le plus grand silence, et laisser agir d'après sa conscience le juge subalterne, qui, craignant de déplaire ou de compromettre son supérieur, peut condamner l'innocent et favoriser souvent l'imposture et l'injustice.

M. le maire prévenu, trompé, me fit quelques menaces, qui se ressentent malheureusement pour lui, plus d'une ministre despotique que d'un maire de Paris. Enfin, il était question de terminer cette affaire chez M. des Faucherets ; je m'y rendis

malade, dimanche 21 février, à dix heures du matin. Le sieur Naudet, semainier de la comédie française, s'y trouva. Comment espérer de me faire entendre chez M. des Faucherets? Comment pourra-t-il se hasarder de prononcer contre l'opinion de M. le maire ? Aussi n'a-t-il pas eu la force de me dire que la Comédie ne continuerait pas les représentations de *l'Esclavage des Noirs* ; mais il a laissé l'audacieux M. Naudet maître de me le signifier, qui m'a déclaré impérativement que la comédie ne pouvait ni ne voulait jouer mon drame ; qu'elle l'entendait ainsi, que d'ailleurs, les Américains qui avaient des loges à la Comédie française l'avaient menacée de les rendre, si l'on représentait encore ce drame incendiaire, et qu'elle ne voulait pas perdre son pain pour moi. Un semblable discours et la position pénible de M. des Faucherets m'ont anéantie. Me forçant de cacher mon indignation dans le fond de mon âme, et sentant que ma force m'allait abandonner, je me suis retirée, ne pouvant plus articuler un mot. En montant dans la voiture, j'ai succombé à ce comble de persécution ; si je n'avais rencontré sur l'escalier un commis de M. des Faucherets qui courut à moi s'apercevant de mon indisposition, me procura dans l'instant un verre d'eau, et me donna tous les secours possibles, je serais morte peut-être de douleur et d'indignation à la porte de M. des Faucherets, et les trames odieuses des comédiens m'auraient conduite au tombeau comme elles y ont conduit le malheureux Dubelloy. Il ne vous paraîtra pas,

Messieurs, extraordinaire qu'un cœur sensible, que la gloire anime, cette gloire qui n'enflamme que les belles âmes, l'ait affectée si vivement ? Oui, Messieurs, et peut-être je n'échapperai pas à ce dernier coup. Ce n'est pas la contestation par elle-même qui m'affecte le plus ; c'est le comble de l'injustice, de la calomnie et de la noirceur qui m'accablent à la fois.

Quels sont mes crimes, mes forfaits, mes torts évidemment reconnus envers quelqu'un, pour mériter tant d'infamies? Quoi : un sujet dramatique, ouvrage plein d'humanité, de sensibilité et de justice a soulevé contre moi gens que je ne connais point ? a excité la calomnie la plus noire, encourage mes ennemis, les acharne de nouveau. Je me vois partout prévenue, déçue dénigrée par de lâches et vils calomniateurs. Les comédiens n'épargnent rien pour détourner le coup qu'ils ont lieu d'attendre d'une part ; et l'on ne sait trop quels moyens ils emploient pour surprendre les esprits et séduire les cœurs. L'acte de bienfaisance qu'ils ont fait dernièrement aux communes, les entrées qu'ils ont osé offrir à plusieurs de leurs membres, est-ce le fruit de leur bienfaisance, ou le but de leur propre intérêt ? Ils donnent comme ils reçoivent, pour tromper ceux qui dépendent d'eux, ou ceux dont ils ont besoin; c'est ce que je prouverai évidemment dans mon mémoire. Je suis menacée d'échouer encore aux communes de Paris ; je vais m'y adresser avec plus de confiance, persuadée que trois cents

citoyens, attentifs à veiller sans cesse pour que l'opprimé cesse d'être persécuté et l'innocent enfin soit justifié, sont moins susceptibles d'être trompés, d'être induits en erreur, qu'un seul magistrat que les alentours rendent quelquefois inaccessible.

Jusqu'en ce moment, j'avais cru que si le mérite; la modestie et l'intégrité étaient le prix de la première place du monde, elle était due à M. Bailly. Je suis forcée de citer un passage de mes écrits patriotiques, auquel il fut très sensible quand il était président du Tiers-Etat. « Le maintien noble et décent doit répondre à leurs fonctions, et la Chambre des communes obtiendra dans cette circonstance le titre de second aréopage du monde, dont il ne sortira que des sentences et des décrets qui seront à jamais l'exemple de l'univers. Elle a à sa tête un homme d'esprit et de mérite, qui joint à ses talents la réputation d'honnête homme, et fixe de nouveau l'attention du public. Il remplit sa place avec un zèle auguste; son ton est toujours noble, décent, et jamais déplacé dans une circonstance aussi pénible, ce qui ne peut qu'ajouter à la gloire et l'estime générale que M. Bailly a obtenues depuis longtemps».

Voilà, Messieurs, voilà comme je peignais alors le respectable M. Bailly. Quelle différence d'homme aujourd'hui ! S'il s'est cru dispensé envers moi de reconnaissance a-t-il dû se croire dispensé de me rendre justice ? Il m'a appris qu'il ne faut jamais faire l'éloge d'un homme, qu'après l'avoir observé dans toutes les circonstances de sa vie. Je crois que cet aveu lui

est aussi utile aujourd'hui que mon éloge lui fut peut-être favorable dans le temps. Sa place ne m'en impose point, quoiqu'il m'ait menacée de tout son pouvoir. Sous le règne du despotisme ministériel, j'ai osé dire la vérité aux gens en place. M. le maire pourrait-il la redouter, quand il en a été l'apôtre, et lorsque nous n'agissons que par elle et pour elle ? Le ministre, le gouvernement n'aurait il changé de face, que pour féconder l'intrigue, servir l'imposture, accabler le citoyens sans défense, et nous forcer à regretter nos premiers fers ?

C'est du fond de ma conscience que je vous écris, Messieurs, tous ces faits incontestables ; j'en donnerai la preuve la plus authentique, et mes juges même me serviront de témoins ; car ils ne pourront ni se contredire ni se démentir en ma présence, si l'imposture pouvait un moment égarer leur raison, et altérer leur probité. Des juges assiégés de toutes parts par les insinuations de toute pièce des comédiens peuvent, sans réfléchir, accabler une femme. Mais vous, Messieurs, vous la défendez, et si mes forces m'abandonnent, si je succombe enfin sous les tourments que j'éprouve, vous serez instruits au moins du traitement cruel que je viens de recevoir. Si cette lettre se ressent de l'état déplorable où je suis réduite, votre indulgence me promet que vous n'en deviendrez pas moins mes zélés défenseurs.

C'est dans ces sentiments que je suis. Messieurs, avec la plus parfaite considération votre très-humble et obéissante servante.

DE GOUGES

NOTE

Les comédiens français ont représenté *l'Esclavage des Noirs* le lundi 27 décembre avec *l'Ecole des Maris*, pièce en trois actes; la seconde représentation veille du jour de l'an, jour qui n'amène personne au spectacle; elle eut de même pour la grande pièce *le Faux-Savant*, en trois actes. Le samedi de la même semaine, ma pièce tomba encore forcément dans les règles, étant servie de même. La Comédie en précipita les représentations, et ne se donna pas même la peine d'en apprendre les changements, que pour englober mon drame dans le gouffre qu'elle a entr'ouvert depuis longtemps aux auteurs ; mais la Comédie ne pouvait se dissimuler ses torts envers moi, étant plus près alors de ses injustices et de ses vexations, elle prit grand soin d'afficher pendant huit jours la quatrième représentation de *l'Esclavage des Noirs*, et ses membres ne cessaient de me promettre qu'on la représenterait avec des pièces en cinq actes pour me récompenser des deux fois que j'avais été mal servie, et jouée malgré moi. Mais lorsque les comédiens furent sûrs de l'oreille de M. le maire, ils changèrent de langage. Aussi le Sr Naudet eut-il l'audace de

me dire devant les administrateurs que j'étais la maîtresse de retirer mon drame. Un de ces administrateurs a osé sans réfléchir accuser cette vérité aux communes ; ce qui atteste sa partialité, pour ne pas dire pire. Quand un auteur a attendu 8 ans son tour, qu'il a essuyé tracasseries, vexations, injustices des comédiens, sa seule récompense est de voir son ouvrage représenté sur le premier théâtre du monde. Cette chance n'est point indifférente pour l'écrivain estimable ; et si l'on laissait aux comédiens le droit de rendre les pièces aux auteurs qu'ils ont pris en disgrâce, tous les jours seraient marqués par de nouvelles vexations. L'ouvrage reçu par le Public n'appartient qu'au public seul, puisqu'il le paie pour le représenter, et non pour qu'ils aient l'insolence de le rendre à leur caprice et à leur volonté. Cette offre humiliante, déplacée, injuste, n'assure que trop qu'ils étaient sûrs du gain de cette cause. Comment M. des Faucherets, lieutenant de maire et auteur dramatique, a-t-il pu souffrir un semblable outrage? Sans doute il m'est permis, après tant d'injustices, de faire quelques réflexions sur les hommes qui jugent les hommes, de leur rappeler leur serment de fraternité, de ne point épargner l'homme en place qui s'oublierait dans son devoir. Je crois qu'il n'y a qu'un exemple sévère qui rendra les magistrats inébranlables sur les fleurs-de-lys ; c'est de les casser dans leurs fonctions, lorsque leurs torts seront publiquement reconnus, et avec ce traitement on assurera à jamais à l'opprimé et à l'innocent des juges

incorruptibles. Passez-leur aujourd'hui une erreur, demain vous leur faites grâce d'une nouvelle, et vous vous accoutumerez insensiblement à devenir les créatures de ces tyrans. C'est ainsi que le despotisme prit naissance ; c'est ainsi qu'il s'augmentait tous les jours avant la révolution.

Une femme, une femme sacrifiée à cette nouvelle tyrannie, ne demande à cet égard aucune réparation pour elle-même ; elle désire seulement d'être la dernière victime, et que cet aveu puisse ouvrir les yeux aux magistrats qui ont immolé le droit de sa cause à l'injuste intérêt des comédiens.

DE GOUGES

(Février 1790)

**PRÉFACE**  
**DE MOLIERE CHEZ NINON.**

CONVAINCUE de l'animosité de la Comédie française, et assurée de son injustice pour tout ce qui pourrait me concerner, je voulus essayer de nouveau de la mettre à l'épreuve, malgré ce dont elle est capable : mais ai-je pu croire qu'elle aurait égard aux nouveaux efforts que je ferai pour lui présenter un ouvrage qui la rendrait plus équitable envers moi. On a beau se plaindre, on a beau faire, un Auteur ne renonce pas sans peine à la Comédie française, quand une fois il y est parvenu, et qu'il n'y a point échoué. Ce n'est pas les Comédiens qu'il faut considérer ; c'est le Théâtre, c'est le goût de la Nation qui le couvre de gloire, quand il a eu le bonheur de réussir. Mais pour y renoncer sans y avoir échoué, il faut être comme moi rebuté, indigné des Comédiens, comme on le verra dans le cours de ma Préface, par les sacrifices que je me propose de faire d'après les principes de Mademoiselle Contat, de Madame Bellecourt, et les prétendus règlements inébranlables

de la Comédie française ; je cherchai dans mon esprit quel moyen je pourrais trouver pour me la rendre favorable. Bientôt mon imagination me fournit le plan de Molière chez Ninon. J'avoue sincèrement que ce fut dans un rêve que j'achevai de le concevoir. A peine ai-je traité ce sujet, qu'enthousiasmé de moi-même je n'eus plus devant mes yeux les mauvais procédés de la Comédie française. En faveur de Molière je les oubliai tous, et je me figurais que !a Comédie, à son tour, prendrait le plus grand intérêt à la Pièce qu'elle doit jouet, et pour celle que j'allais lui offrir, qui portait un nom sacré pour elle. Avant de lui demander lecture pour cette Pièce, je la soumis aux lumières des Hommes de-Lettres les plus recommandables du siècle : tous m'en firent les plus grands éloges, et c'est d'après leur sentiment que je demandai lecture. Quoi! m'écriai-je ? J'ai fait une bonne Comédie, et c'est à l'injustice des Comédiens que je dois cet heureux sujet ! Molière, leur soutien, leur Fondateur, y joue un si beau rôle ; j'ai eu le bonheur de rendre ce Grand-Homme au naturel. Ah ! combien la Comédie va me savoir bon gré de lui prouver mon amour pour cet homme immortel ! Combien ils seront fâchés d'avoir mal interprété mes Lettres ; et combien ils vont m'encourager, et me remercier d'avoir cherché à leur plaire à ce point. Le suffrage des hommes éclairés était moins capable de me rassurer que la Lettre de Madame Bellecourt où je ne voyais plus que ces phrases : « Quant à la Maison de Molière, fut-elle aussi

mauvaise qu'elle nous le paraît, (car c'est ce qu'elle entendait dire vraisemblablement) elle porte un nom sacré pour tous les François, je dis plus, pour l'Europe entière, et je vous assure, Madame, que, depuis les plus savants littérateurs, jusqu'aux plus ignorants barbouilleurs de papier, aucun, hors vous, n'a trouvé extraordinaire l'hommage que nous avons rendu à cet homme immortel. »

Après ces lignes, j'ajoutai que tel Auteur, où l'actrice qui ne me rendra pas justice, en rougissant de honte de m'avoir si mal connue, et si indécemment interprété mes expressions ; et s'il est vrai que tout ce qui porte le nom, de Molière est respecté pour eux, ils recevront ma Pièce, quand elle serait détestable, pour l'amour de ce Grand- Homme seulement. Tout autre que moi aurait pensé de même. Voilà comme je colorais mes rêveries et mes espérances auprès des Comédiens français. Enthousiasmée d'avoir composé, en moins de six jours, un Ouvrage aussi conséquent, avoir dépouillé l'Histoire des faits les plus intéressants, et les avoir mis en action sans oublier la plus petite circonstance ; et n'ayant pas perdu de vue le but moral, je me crus, je l'avoue, un talent distingué ; mais les Bulletins de la Comédie m'ont forcé à reconnaître toute ma médiocrité et mon ignorance. Moi qui m'étais instruire pour la première fois, le fruit que j'en avais recueilli me faisait espérer que si je me livrais à l'étude je pourrais trouver moins d'obstacles. Si je m'en rapportais au jugement des Comédiens,

je n'apprendrais plus rien, et je deviendrais aussi ignorante qu'eux, quoiqu'ils apprennent beaucoup. Cependant leur opinion n'a pas détruit celle que j'avais de ma Pièce et que je ne croirai pas déplacée, malgré leur témoignage, à moins que les hommes éclairés qui m'en ont dit du bien me disent qu'ils se sont trompés, et que les Journalistes instruits m'assurent que je suis dans l'erreur. Alors, bonnes gens, je conviendrais que vous avez raison, que vous n'ignorez pas l'Histoire de Molière et de tous les Grands Hommes que j'ai mis sur la scène, et que je ne vous considérerai plus comme un Troupe joyeuse qui faites rire et pleurer machinalement, et que vous ne connaissez jamais les caractères que vous rendez. Je serai persuadée à jamais que vous êtes spirituel ! savants ! et justes sur tout ! Je conviendrais donc, en vous demandant pardon d'avance, si ma Pièce est jugée de nouveau, d'après le témoignage que vous en avez rendu, que je suis une femme ridicule ; et que n'ayant pas eu l'esprit de connaître les Personnages que j'ai traités, je n'ai pas même le sens commun, j'ose vous assurer de vous venger de l'outrage que je vous fais, si ce n'est pas au contraire des vérités que vous avez mérité au centuple ; mais voici la Lettre qui va me justifiez et je défie la comédie de me démentir d'un seul mot de ce que j'avance.

## LETTRE A la Comédie.

APRES une quantité de Pièces sans intrigues que vous jouez, j'avais cru devoir espérer, sans prévention, que la Comédie ouvrirait les yeux sur l'action, et sur l'intérêt de mon drame, qui est écrit, je l'avoue avec plus de naturel que d'élégance : il semble même que le public est fatigué d'entendre, et de ne point sentir ; j'ai cru en revanche que la Comédie avait pour moi une haine implacable. Ce qui a dû m'en convaincre, c'est le ridicule que m'ont prêté quelques-uns des Membres, à l'occasion du grand Molière ; moi qui ne suis devenu Auteur qu'en admirant cet homme immortel. J'ai donc cherché tous les moyens, de la persuader de cette vérité, et de la désarmer sur mon compte. La Servante de Molière m'a paru d'abord un sujet propre à l'intéresser en ma faveur ; mais à peine l'ai-je conçu, ue Molière m'est apparu dans un songe. Il me traça lui-même le plan que je viens de traiter. « Suis-le, ùe dit-il, je te promets que la Comédie reviendra sur ton compte. » Mais à peine ai-je mis la dernière main à ce pénible Ouvrage, que le découragement s'est emparé de moi, quand il a fallu me déterminer à vous en demander la lecture. Des personnes m'ont assuré cette production bonne : à mon avis, il n'en est point de meilleure, et il m'est bien permis de le croire ; mais elle n'a point encore obtenu votre suffrage, et l'on peut douter du succès. Ainsi donc mes espérances se bornent à

obtenir une prochaine lecture, en faveur du nom qu'elle porte :  
Molière chez Ninon, ou le Siècle des grands-hommes.

J'ai l'honneur d'être...

### **Observations JPD**

Cette lettre sera suivie d'autres dans la préface qui montre la persévérance d'Olympe. D'une part « comme La Comédie prétend qu'il est dangereux de m'écrire, elle me fit faire la réponse de vive voix. », et que dit la réponse ? La lecture se fera dans huit jours. Olympe indique : « Je n'avais rien fait imprimer contre la Comédie jusqu'à présent et par une bizarrerie de ma part, ou pour mieux dire une justice rendue aux talents, n'ai-je pas loué les comédies qui méritaient de l'être ? Qui est-ce qui a excité la verve des gens-de-lettres en faveur de la retraite de Prévile si ce n'est ma préface à ***l'Homme généreux*** ? Le bien que j'ai dit de la Comédie tout récemment, dans la préface du ***Philosophe corrigé***, en me donnant tort à moi-même de ma trop grande pétulance, et la lettre injuste à mon sexe, que j'ai cachée au Public dans ces circonstances, prouve assez combien je suis touchée, et reconnaissante de la plus petite faveur. »

La lecture dans huit jours... puis reportée etc.

Elle publiera des lettres à M. Fleuri et M. Florence.

## POSTFACE

### à la même pièce

LE fameux Aréopage d'Athènes jouissait de moins de crédit et de considération que le Comité de la Comédie Française aux yeux des Auteurs enthousiastes : j'en ai été moi-même enivrée.

Que tout Auteur reprenne le sang-froid qui m'a dessillé les yeux, il verra bientôt son insolence fléchir devant les maîtres ; et quand, à l'avenir, elle refusera des Pièces elle mettra la décence et l'équité qui doivent guider sa conduite et son opinion ; l'Auteur qui perd le fruit de ses peines, de ses veilles, mérite toujours des égards et ne doit pas s'attendre que des Comédiens porteront l'effronterie jusqu'à le persifler, le bafouer tout le temps d'une lecture.

Passons donc à celle qui me concerne et soyons laconique autant qu'il nous sera possible. J'ai déjà fatigué le Lecteur, et je sens son impatience de voir prononcer la sentence qui condamne la Pièce qu'il vient de lire. J'ai besoin cependant de faite quelques remarques. Par exemple, au moment que Francisque se défait noblement de la séduction du Grand Prieur, à ce passage les Comédiens haussèrent les épaules, et rirent beaucoup au refus de la Soubrette ; des Valets décents

sur la Scène ne sont pas à leur portée ; mais ils conviennent infiniment à Mademoiselle de l'Enclos, et diffèrent bien avec Suzanne et Figaro.

A la Scène de Mademoiselle Olympe, Molière les révolta, et surtout sa modestie ; vertu ... et qui accompagne toujours le vrai mérite.

Arrivons à l'acte de Dégipto ; pour celui-ci, ils rirent de bon cœur en dépit de l'humeur qu'ils avaient contre moi.

Mais passons vite au troisième Acte, ils ne le sentirent point du tout, et ne connurent aucun des Personnages, pas même Scaron, tout vivant que j'ai pu le rendre.

Je m'empresse d'arriver au quatrième ; la lecture en fut entièrement interrompue, et chacun riait ou parlait à l'oreille de son voisin, et la Scène de Ninon avec la Reine Christine excita de baillements qui terminèrent cet Acte paisiblement car, sans exagérer, les trois quarts et demi du Comité dormaient.

Pour les réveiller un peu, allons au pathétique du cinquième, et à la vraie philosophie de Mademoiselle de Lenclos, qui rend cette femme immortelle. J'espérais beaucoup de mon dénouement, et je pensais que le cœur de la Comédie Française me ramènerait son esprit ; malheureusement, une maudite porte de derrière, par laquelle les Comédiens passent toujours, ne pouvait jamais se tenir close ; chacun à son tour se levait pour essayer de la fermer de nouveau. Enfin la lecture de

ma Pièce se termina avec le maudit ferraillement de la porte ; ils se seraient bien gardés de la condamner, c'était leur faux-fuyant.

Me voici aux Bulletins. Des Bulletins de la Comédie Française cher Public, vous ignorez ce que c'est ; vous n'en avez jamais lu on n'en a jamais fait imprimer : mais ceci mérite plus que l'impression ; je prétends les faire graver en bas et au tour de mon portrait, pour prouver que si la destinée a voulu que je fusse ignorante, elle voulut aussi me montrer qu'il y avait une espèce d'êtres ignorants qui ne possédaient pas le sens commun. Que mon Lecteur fasse attention que l'on écrit les Bulletins, et que j'aie le temps de réfléchir avec lui.

Cette conversation me paraîtra bien plus aimable, que les jolies choses que les Comédiens purent me dire pour m'induire en erreur un instant, afin de jouir de ma surprise et de ma confusion. Je fus plus heureuse que je ne devais l'attendre. Je n'éprouvai ni l'un ni l'autre, et je sortis de cette caverne aussi grande qu'ils étaient petits. Il faut que le Public sache encore que, lorsque les Comédiens reçoivent une Pièce définitivement, ou à correction, ils entourent l'Auteur et ne lui disent que des choses agréables sur son Ouvrage. Les Bulletins faits, tous les Comédiens s'empressèrent de faire l'éloge de ma Pièce, sauf quelques corrections, et se distribuèrent déjà les rôles. Ils paraissaient agir avec tant de franchise, que je faillis être dupe un moment de leur fausseté, surtout quand l'intègre M. des

Essarts me demanda si c'était à lui que je désignais le rôle de Dégypro. J'eus la simplicité de lui répondre que, puisqu'il me le demandait je ne voyais personne plus propre que lui à posséder la caricature qui convenait au Berger Coridon. On rit beaucoup, et je ne pus m'empêcher de rire aussi de bonne-foi. Tous semblaient n'aspirer qu'au moment de le voir dans le costume de berger ; et je gagnerais, si les Comédiens étaient capables de convenir une fois de la vérité, que ce n'est pas sans regret qu'ils ont sacrifié leur opinion contre cette Pièce, en faveur du comique qu'au moins ils ont saisi ; mais sans doute M. des Essarts n'a pas porté son talent jusqu'à supporter le caractère d'un homme trop vieux et devenu d'une folie à faire courir tout Paris, et à le faire rire toujours de nouveau. Fatigué de voir qu'on s'amusait à ses dépends, et impatient de m'en faire essayer les rigueurs, il cria au Souffleur, avec sa voix monstrueuse : Allons, Monsieur, lisez les Bulletins.

Et vous, Postulants en Littérature, tant en femme qu'en homme, apprenez à connaître les Comédiens Français, avant de leur confier les fruits de vos plus chères occupations.

#### PREMIER BULLETIN.

Cet Ouvrage est charmant ; il fait honneur au cœur, à l'âme et à l'esprit de l'Auteur. Je le reçois.

Heureux début.

## SECOND BULLETIN.

Cet Ouvrage est rempli de mérite ; mais il y a des longueurs à retrancher. Je reçois à correction.

Il n'y a pas encore à se désespérer.

## TROISIEME BULLETIN.

Il y a infiniment de talent dans cet Ouvrage. Je reçois à correction.

J'espère encore.

## QUÀTRIEME BULLETIN,

J'aime les jolies femmes ; je les aime encore plus quand elles sont galantes ; mais je n'aime à les voir que chez elles et non pas sur le Théâtre. Je refuse cette Pièce.

Haie ! ... haie ! ... Ceci sent bien le Dugason. Mais tout doux, mon très aimable ; apprenez à connaître le but du Théâtre. Les Courtisanes, la Coquette corrigée ne portent-elles pas à un but moral ? Et ma Ninon n'est-elle pas aussi décente que cette dernière ? Elle ne fait pas au moins des aveux de la première, et des faiblesses sont éloignées de la Scène ; je l'ai prise dans une bonne circonstance pour le

Théâtre. Tant pis pour votre discernement, si vous ne savez point l'apprécier.

#### CINQUIEME BULLETIN.

Cette Pièce n'est remplie que d'Episodes mal faits ; il n'y a pas un seul caractère dans cet Ouvrage. Le second Acte est entièrement du mauvais goût, et la folie de Degvpto n'est pas supportable. Elle n'est ni dans les règles théâtrales ni dans la décence. Pour le bien de l'Auteur, je refuse cet Ouvrage.

Ah ! Berger Coridon ! on vous reconnaît comme vous avez reconnu l'intention de l'Auteur, en accordant l'élégance de votre taille avec le plaisant de ce caractère. Vous avez eu raison de refuser. Vous auriez, en effet, été trop comique dans ce rôle ; j'avoue même que votre rotondité l'aurait trop chargé, il n'aurait pas été possible d'y tenir. Qu'on se représente de vous voir habillé en Berger, le chapeau de paille sur l'oreille, attaché négligemment par-dessous le cou avec un ruban couleur de rose, et une houpe de toutes couleurs tombant de même sur vos larges épaules, la panetière au Côté et la houlette à la main ! Qu'on me dise

si l'on peut voir rien de plus comique sous ce costume ; et vous l'avez craint ! Cependant il y a longtemps que le Public désire du vrai comique et du dramatique dans les Pièces de Théâtre et vous n'en voulez pas ! Tant pis pour vous.

#### SIXIEME BULLETINI

O Lecteur ! ô Lecteur ! je vous demande de la patience pour entendre ceci de sang froid.

Cette Pièce est sans goût sans talent ; je suis indigné de voir que l'Auteur ait pu s'oublier jusqu'à faire du grand Molière le Confident des amours de Ninon ; et si j'ai quelque conseil à lui donner, c'est de renoncer à cette Pièce, et de ne la montre à personne ; car je la refuse.

Pour celui-ci je ne pus pas connaître l'Auteur, à moins que tout le Comité ne l'ai fabriqué ensemble. Combien Molière se trouverait choqué et humilié, s'il pouvoir revenir parmi nous de voir à quel point on fait tort à ton esprit et à sa mémoire ! lui qui fut le confident et l'ami de Ninon, ainsi que de tous les grands-hommes du Royaume, sans excepter les femmes les plus vertueuses. Quelles sont les personnes qui n'ont pas cru se couvrir de gloire, quand elles avaient le bonheur d'être admises dans la société de Ninon de l'Enclos ? Mais les Comédiens ont craint de la voir parmi eux.

Elle aurait été déplacée. Mais le Public l'aurait accueillie comme elle le mérite, et cette femme présentée dans son vrai caractère, n'aurait pu que rendre les femmes plus équitables, même à travers leurs faiblesses ; mais un beau caractère leur est étranger : je puis croire cependant que si Mademoiselle Comtat s'était trouvée à cette lecture, son discernement aurait prévalu. J'avais bien M. Molé, et je crois l'avoir reconnu dans le premier Bulletin : je distingue trois Comédiens honnêtes que je nommerai à la fin.

#### SEPTIEME BULLETN.

J'ai de la peine à soutenir les réflexions que cette Pièce me fait faire. Je n'y trouve pas de fond pas d'intrigue, tous les personnages parlent de même, et l'Auteur a mis vingt-neuf Acteurs tandis qu'il n'y en a que vingt-trois à la Comédie ; ainsi je ne puis recevoir cette Pièce.

D'un coup de plume j'ai égorgé sept personnages ; en doublant certains rôles, on verra que l'on peut jouer cette Pièce avec quinze ou seize. Les habits de paysans ou le changement de costume peut produire cette métamorphose. La Châtre peut jouer, par exemple, le Comte de Fiefque, en faveur de la ressemblance ; Blaise, le Maréchal d'Estrées ; Lucas, le Président de Mathurin, M. Mignard; et Scaron Saint - Evre. mont ; Chapelle, l'Exempt ; M. de Gourville le père de Mademoiselle de Châteauroux ; et jusqu'au fils de Ninon, on

peut le travestir ; c'est ce qu'on fera sans doute dans les petites Troupes, et c'est pour elles que je l'indique.

#### HUITIEME BULLETIN

Je considère l'Auteur, et je l'aime trop pour l'exposer à une chute, je refuse.

Celui-là est joli, et ne peut m'indisposer.

#### NEUVIEME BULLETIN.

Rien ne m'intéresse dans cette Pièce que le cinquième Acte ; la reconnaissance de Ninon avec son fils est tout à fait touchante, et prête au but moral : la société de Ninon, et quelques faits par-ci par-là, ne peuvent pas fournir une Comédie en cinq Actes ; si l'Auteur voulait me croire, il la réduirait en un mais comme je prévois qu'il n'en voudra rien faire ; je la refuse.

Bonnes conclusions.

#### DIXIEME BULLETIN.

Les Valets de Ninon jouent la délicatesse et l'esprit, et sont insoutenables dans cette Pièce : je la refuse.

#### ONZIEME BULLETIN.

C'est avec plaisir qu'on se rappelle le Règne de Louis XIV ; mais dans cette Pièce il est insoutenable et je crois rendre service à l'Auteur en la refusant.

Patience, Lecteur, ceci tire à sa fin.

#### DOUZIEME BULLETIN

Il n'y a dans cette Pièce que des éloges à toutes les scènes, qui deviennent assommants pour les Spectateurs ; il est impossible d'imaginer que l'Auteur ait eu l'intention de faire une Pièce de Théâtre, dans le sujet de Molière chez Ninon, et ce grand homme est déplacé à chaque instant ; je crois sincèrement obliger l'Auteur, en l'engageant de ne montrer jamais sa Pièce.

C'est ici où je m'arrête.

Je ne fus pas curieuse d'avoir le dernier moment de voix, et je priai je priai M. de la Porte de me dispenser de lire le treizième.

Pendant la lecture de ces fameux Bulletins, j'examinais toutes les figures, mais toutes cherchaient à éviter mes regards ; celle de des Essarts était la seule qui ne changeât pas d'attitude ; sa tête était à peindre, sa joue appuyée sur sa canne, et la bouche béante ; avec une langue qui sortait à moitié, qui exprimait la joie qu'il ressentait à chaque lecture de Bulletin, et au redoublement de ma confusion.

Si le célèbre Greuze était curieux de faire un tableau du Comité, je lui fournirais un sujet propre à varier son genre et qu'il ne rendrait pas moins sublime.

Ils s'attendaient tous que j'aie me porter à quelque excès qui m'aurait fait plus de tort à moi-même qu'au Chevalier de Saint-Louis, qui leur en avait voulu.

Et moi j'aurais bien voulu l'imiter. Mais je me levai, et je leur dis, avec un ton modeste :

Mesdames, et Messieurs, je suis fâchée que vous n'ayez pas reçu ma Pièce et cela ne doit pas vous étonner. Je vois que je me suis trompée, mais ce qui me console, c'est de voir que MM. Paliffot, Mercier, Lemièrre et vingt - quatre autres personnes recommandables se soient trompées comme moi et qu'ils aient encore plus de tort de m'avoir exposée à vous présenter une aussi mauvaise production.

J'ai l'honneur de vous saluer

Tous baissèrent la tête ; il n'y eut que Mademoiselle Joli qui fit une grimace.

Je puis avoir changé quelques mots, mais non pas le sens ; et comme j'ai une mémoire très sûre, on peut s'en rapporter à ce que je dis, et surtout à ma probité, quand j'ai tant fait d'avancer que je n'en impose pas. Il y a des circonstances où l'être le plus sincère n'a pas toujours forcé à découvrir la vérité ; c'est ce que j'ai tant fait dans la Préface du Philosophe corrigé,

en faveur de la Comédie Française, en cachant sa lettre et en mettant à la place son prétendu bienfait, que je croyais alors sincère.

Mais qu'on me dise actuellement si j'ai tort de m'en plaindre, et de l'avoir en horreur. Ah, elle a produit un effet qui convaincra le Public à quel point une femme peut être : indignée, quand elle peut se refroidir sur sa frénésie, sur la passion, sur tout ce qui pouvoir faire les délices de sa vie : enfin jusqu'à renoncer, pour toujours, à faire une scène de Comédie ; et si je pouvais jamais changer de révolution, ce serait pour la société, pour mes amis seulement.

Dès-que la Comédie reçoit une Pièce, elle accorde la faveur de donner les entrées à l'Auteur : cette faveur n'est plus digne de moi, et les bienfaits de ceux que l'on ne peut estimer deviennent à charge et indignes de notre reconnaissance. Ces entrées m'étaient chères à plus d'un titre ; j'aime le spectacle, et je ne suis pas assez riche pour y aller tous les jours. Je les avais obtenues par le mérite, et elles ne pouvaient que me flatter ; j'allais à la Comédie sans répugnance, et je doute même qu'à présent une nouveauté puisse m'y entraîner ; et si j'y allais jamais, ce serait en payant. Je leur rends donc mes entrées publiquement, je ne les reprendrai que lorsqu'on jouera mon Drame, et s'il réussit, je jouirai de mon bien sans rougir ; voilà mon vrai salaire. Qu'il sera glorieux pour moi d'en jouir ! Mais actuellement il m'avilirait, et lorsqu'on se

plaint des Comédiens, comme je le fais, on ne doit pas profiter de leurs dons.

Pour prouver au Public que je suis femme à tenir ce que j'avance, j'offre, aux Auteurs qui ne dédaigneront pas d'étendre leurs connaissances sur mes plans, de leur en donner qui ne seront pas indignes de leurs lumières. Ceux qui ne possèdent pas l'art d'écrire, ont quelquefois en récompense l'art de savoir faire un plan. J'ai trente sujets qui ont besoin d'être touchés, même dialogués, en partie ; je l'ai déjà dit, je ne ferai plus de Comédie, ni n'en corrigerai point. Il m'en reste deux que j'ai soignées, qui ne valent pas, à beaucoup près, celle que je propose. Mais je les ai achevées, et je n'ai plus rien à y faire.

Ainsi elles se trouveront dans mon quatrième Volume avec le commencement d'un nouveau plan de littérature, que je me propose de suivre à l'avenir. Ceux qui ont lu ma Ninon m'ont sollicité de la lire à la Comédie Italienne. Deux motifs m'en empêchent. Je ne saurais lui offrir le refus de la Comédie Française ; le second, c'est que je crains qu'elle ne trouve mauvais que je me plains trop vivement de sa rivale. Cependant, elle n'ignore point que je lui ai présenté une Pièce qu'elle refusa mais avec tant de décence, et d'honnêteté, qu'elle ne m'a jamais réduite à la dure nécessité de m'en plaindre et que je n'ai eu au contraire qu'à me louer d'elle. La Comédie Italienne peut me rendre cette justice ; je voudrais pouvoir dire de même de la Comédie Française, et on verrait bien que je

suis au-dessus d'un refus. Mais une femme sensible et délicate ne peut supporter tant d'indignités et de mauvais procédés entassés les uns sur les autres ; si la Comédie italienne est curieuse de jouer ma Pièce, je la lui offre par la voie publique. On pourra ôter deux Scènes Episodiques ; celle de Mignard, et du Maréchal d'Estrées, et l'on sera en état de jouer la Pièce avec douze acteurs. Mais comme ce font des faits intéressants dans l'Histoire, j'ai dû les faire imprimer, et dans une grande Troupe on fera bien de les laisser exister. On doit observer l'ancien costume dans toute sa rigueur ; on doit aussi faire attention qu'une femme de vingt-ans, comme une de quarante peut jouer le rôle de Ninon, quand elle a des grâces et de la fraîcheur ; que le fils de Ninon peut être remplacé par une femme travestie ; que la Pièce tient tout le Spectacle, comme Figaro, et les Amours de Bayard ; et que sans être trop prévenue en faveur de mon ouvrage, le spectateur peut rentrer content chez soi, après la Représentation de cette Pièce.

Quel est le véritable François qui ne reverra pas cette aimable Société avec enthousiasme, surtout les Gens de Lettres, ce parfait unisson des Arts et des talents, des Princes et des Grands qui formait l'incomparable Société de Mademoiselle de Lenclos ! et qu'il serait à souhaiter dans ce siècle de posséder une femme d'un aussi grand mérite ! Quand je l'examine telle qu'elle est, et que je considère son esprit, sa grandeur d'âme je ne vois plus ses erreurs ni ses faiblesses.

Plus d'une femme voudrait lui ressembler secrètement, si elle n'a pas la vertu d'en convenir tout haut. J'ose donc croire sans crainte de me tromper, que ma Ninon, sur la Scène produira un bon effet sur toutes les femmes, dont le plus grand nombre n'est pas exempt de ses faiblesses ; mais les trois quarts de mon sexe sont privés de ses vertus, Ne pouvant donc pas détruire le mal et le détacher du bien, j'ai jugé à propos de les faire marcher ensemble, sans blesser la décence, ni les règles du Théâtre. Mais ma Ninon est plus forte que faible, et hors les Comédiens français, tout le monde l'accueillera. Des Comédiens Français ! Quel nom ces gens-là profanent ! Ah ! s'il ne tenait qu'à moi, ils le perdraient bientôt ; mais ce qui me console et me flatte infiniment, c'est qu'on me assure qu'en Angleterre elle aura le plus grand succès, et que les Anglais se feront un vrai plaisir de la jouer ; la Folie de Dégypto est tout à fait dans leur genre ; ainsi si je n'ai pas la satisfaction de voir que ma Nation l'accueille, j'irai la voir chez l'Etranger, si elle est jamais traduite et jouée. En attendant, je la recommande au Public Français ; il se rappellera avec plaisir des Personnages que je lui présente, surtout le Grand Condé, ce Prince dont le nom sera toujours cher à la Patrie ; m'obtiendra sans doute quelque suffrage et augmentera l'indignation du Public contre la Comédie Française, à qui ce grand homme n'a pu même en imposer, lui dont le seul nom faisait trembler les Peuples les plus éloignés. Je l'ai mis simple particulier chez

Ninon tel qu'il voulait l'être, et ami de Molière ; mais je me serai bien gardée de le traiter dans toute sa splendeur. Il faudrait un autre art, une autre capacité que la mienne, une plume de feu et le crayon de Corneille.

C'est donc sans prétention que je l'ai confondu parmi les femmes et les hommes qui étaient dignes de l'approcher. Si j'ai eu le bonheur débaucher ses plus simples conversations, je me trouverai heureuse. C'est au Public à juger si la Comédie Française a bien fait de réfuter cette Pièce, et si je suis dans mon tort de m'en formaliser. Mais je puis lui protester que si elle m'avoir présenté quelques raisons puissantes qui la privoient de la recevoir, je ne m'en serais jamais plainte et je ne l'aurait pas même fait imprimer ; mais comme mon Ouvrage et sa conduite attestent l'injustice de son refus, j'ai lieu d'espérer le suffrage du Public, et son estime pour cette Pièce. Quant aux trois Comédiens que je dois nommer, c'est MM. Mollé, d'Azincourt et Belmont ; le dernier aussi simple qu'honnête ne se trouva pas à ma dernière lecture ; mais il me parut qu'il était fâché que le nombre des Comédiens ne fut pas complet à la première. Je ne connais cet Acteur que par son talent, talent qui ne sera peut-être pas facile à remplacer, tant ce Comédien est vrai et naturel dans son jeu, il joint à cela la réputation d'honnête homme, et je le crois, puisqu'il ne s'est pas trouvé à la conspiration de la Comédie contre mon Ouvrage. On assure qu'il n'a jamais voulu tremper dans les

complots ni dans les cabales de ses camarades, et qu'il ne s'en fait pas moins estimer quoiqu'il n'ait jamais voulu les imiter ; quant à M. d'Azincourt on sait qu'il n'est pas né pour être Comédien, ses bons principes se font donc que le rendre plus estimable et le mettre au-dessus de son état. Pour M. Mollé, il a trop d'esprit et trop d'honnêteté pour manquer à qui que ce soit ; ainsi l'on peut voir qu'en me plaignant des Comédiens, comme j'y suis forcée, je sais rendre justice à ceux qui le méritent.

Il est possible que le changement de Scène dans mon second Acte, chez Dégypto, excite la critique, du moins d'après l'opinion de M. Piègres. Je dois faire quelque réflexion au Lecteur à ce sujet. Ce méritant Auteur, cet homme estimable m'a assuré que ma Pièce en quatre actes aurait beaucoup de succès, et que l'Acte de Dégypto pouvait être ôté sans déranger la Pièce, je m'en rapporte à ses sages conseils, il a ajouté que certainement on pourrait en faire un petit Ouvrage détaché, je le croirais aussi et je ne doute pas qu'il y ait plusieurs personnes de son avis ; mais c'est le dernier que j'ai reçu même après que ma Pièce ait été imprimée : car sans la fatalité qui poursuit ma Préface depuis six semaines, mon dernier Volume serait déjà publié. La grâce spéciale que j'ai à demander aux Journalistes, c'est de s'expliquer sur ma Ninon, d'après leur opinion et leurs connaissances, je ne crains pas que la prévention et l'injustice des Comédiens corrompent leur goût

et leur jugement. Les hommes instruits, et qui, surtout font une étude particulières sur des sujets dramatiques, peuvent aisément me satisfaire sur l'analyse que j'ai droit d'attendre de leurs lumières. S'il faut renoncer la Folie de Déypto, qui m'a paru d'un beau Comique, et suivie d'après l'Histoire, c'est sans peine que j'en ferai le sacrifice. Je ne suis point de ces Auteurs plus entêtés qu'entiers dans une juste opinion. Je baisse pavillon et me rends de bonne grâce aux observations solides et raisonnables. Trois mêmes avis suffisent pour me convaincre ; et si la Comédie ne m'avait objecté qu'elle ne pouvait point consentir à recevoir mon second acte avec quel plaisir j'y aurais renoncé ; et juste envers moi, elle l'aurait jouée en quatre ; mais il est reconnu qu'elle a prononcé depuis longtemps contre mes ouvrages ; ma première altercation avec elle ne vient que d'un propos de M. Florence que je rapporte, et en présence d'un homme aimable qui me donnait la main, « la Comédie a appris que vous vous plaigniez d'elle pour la Pièce de Cardégno qu'elle vous refusée, vous vous en plaindrez bien davantage ; car elle a résolu de ne jamais en recevoir de votre part. » Le temps et la première lettre de la Comédie avaient effacé de mon cœur cet injuste propos ; mais le temps m'a appris encore que la Comédie n'oubliait jamais ses conspirations contre un Auteur proscrit, et qu'elle ne perdait point de vue ses noirs complots ; mais cet Auteur était une femme ; et je vous demande, Lecteur, si j'ai mérité cet odieux

traitement. Si on n'a point ménagé ma sensibilité, du moins on devait des égards à mon sexe ; mais cette faiblesse leur a donné, au contraire des forces et du courage, pour me faire essayer impunément toutes leurs vexations et toutes leurs injustices. Ils auraient sans doute ménagé un peu plus un homme, dont ils auraient craint les justes poursuites ; mais je n'en ai pas moins la tête et le courage, quand une fois mon parti est pris.

La délicatesse de ma façon de penser me donne des forces et de l'énergie. La gloire m'a enthousiasmée comme tant d'autres Auteurs ; j'étais humble et soumise devant cette vaine idole ; mais la raison me parle, et je retrouve la noblesse de mes sentiments. Je n'ai qu'un reproche à faire au fort : C'est de m'avoir rendu mère d'enfants plus touchants que ceux en Littérature ; on peut faire une incendie de ces-pauvres infortunés mais ceux qui ont le droit de la Nature, font parler le cœur plus que l'esprit. Une mère essentielle veut produire des enfants, veut les élever dans un état honnête, et tout cela est bien difficile, sans fortune, sans bassesses ; et avec la droiture et un caractère entier. Il faut se ployer aux circonstances, savoir vanter et solliciter, et je n'en ai point l'esprit. Cependant j'ai mortifié mes sentiments et ma répugnance, et le titre de mère à bien de l'empire sur mon cœur. Mais si le fort eût voulu que je n'eusse jamais eu cette douceur, j'aurais sans doute renoncé plutôt à la société. J'ai

rencontré bien peu de personnes avec qui je puisse sympathiser. La fausseté et l'impudence me désespèrent et par malheur la plupart des hommes sont l'un ou l'autre. Ah ! que ne puis-je voir mon fils fixe dans son état ? Les Comédiens et le grand monde ne troubleraient plus mes plaisirs solitaires; j'irais vivre paisiblement dans un coin de la terre, où je pourrais faire à loisir des réflexions sur les ridicules des hommes, sans épargner les miens, en rire de bon cœur, quand je ne serai plus à même de m'en fâcher. Je ne sais si c'est de ma faute ou celle d'autrui ; mais qui plus que moi à sujet de se plaindre des méchants ? Ah! si jamais je puis exposer à mon gré la vérité, tremblez, âmes viles et rampantes ; le tort que vous m'avez fait à affecté ma sensibilité, je ne le cède pas ; mais le temps, ce terrible maître à qui tout méchant n'échappe jamais, me vengera, sans que je le désire, de vos trames odieuses. J'oublie que ce n'était que des tracasseries de Comédiens dont je faisais mention, et que mes réflexions me portent plus loin. C'est une énigme que j'expliquerai un jour, mais je finis en recommandant mon cher Zamor et Mirza à toutes les âmes sensibles, surtout aux pères aux mères et aux enfants qui ne méconnaissent pas la Nature.

Quant au Siècle des Grands-Hommes, tous les Gens de Lettres, ainsi que les personnes de la plus haute considération, prendront son parti, et s'intéresseront vivement à mon aimable Ninon, dont je m'applaudis d'être la mère. Les femmes

d'esprit, les femmes du bon ton et même les femmes vertueuses me sauront bon gré de l'avoir conçue ; les Prudes et les Comédiennes m'en blâmeront certainement, mais je ris d'avance de dépit et de leurs sottises.

## Le dossier Couvent

### Préface d'Olympe de Gouges au « Couvent »

J'ai déjà prouvé que depuis ma naissance je suis persécutée; que rien ne m'a jamais réussi, et qu'enfin les vraies jouissances me sont inconnues, quoique le Ciel m'ait fait une âme pour en goûter les délices. La littérature est une passion qui porte jusqu'au délire. Cette passion m'a constamment occupée pendant dix années de ma vie. Elle a ses inquiétudes, ses alarmes, ses tourments, comme celle de l'amour.

*L'esclavage des Noirs*<sup>6</sup> devait avoir, d'après les circonstances, le plus grand succès : ce succès fut empoisonné par des entraves effroyables et iniques. Pour faire diversion à mes tourments, j'arrivai à Versailles avec tous les Députés de la France ; je donnai aveuglément et à corps perdu dans la politique et dans la philosophie. Mes écrits patriotiques soulevèrent tous les partis naissants, contre mes bonnes vues.

---

<sup>6</sup> Une pièce d'Olympe de 1884, qu'elle modifia avec la révolution et essaya de faire jouer.

A peine j'étais entrée en lice avec les vrais soutiens, que les merveilleux de la Cour crièrent à l'audace, à l'entreprise, et prétendirent qu'il valait mieux que je fisse l'amour que des livres. J'aurais pu les en croire s'ils avaient été en état de me le persuader. Ils ne pouvaient m'offrir que des vices et des ridicules, je n'aime que les vertus. Cette morale et cette critique ne me corrigèrent pas, je continuai d'écrire.

On agita la question des vœux arrachés aux jeunes gens des deux sexes : cette question m'inspira mon Drame des Vœux Forcés. Tous les Prêtres qui se sont distingués sur cette matière me fournirent les moyens d'établir le caractère du Curé de mon Drame: J'arrachai une plume de l'aile de chacun. L'éloquence et l'érudition de MM. Talleyrand, Sieyès, et surtout la pureté religieuse de M. l'Abbé Goutes, me donnèrent de quoi m'étendre sur ce caractère. L'Abbé Maury m'inspira celui de mon Grand-Vicaire. Mais il faut être juste, je n'en ai fait que la charge ; le véritable Abbé Maury<sup>7</sup> a bien plus d'esprit que mon Grand-Vicaire. Victime du fanatisme, comme on l'apprendra par les suites, ce sujet dut me sourire plus qu'à tout autre ; aussi je le traitai rapidement. J'en ai puisé les matériaux dans le sein de l'Assemblée Nationale. Je le communiquai à un grand nombre de personnes à Versailles ; tous m'en firent le plus grand récit ; tous m'engagèrent à le

---

<sup>7</sup> Abbé Maury (1746-1817) Au même moment un pamphlet de Hébert dénonce « la vie privée de l'abbé Maury »

faire représenter ; mais on craignait la censure malgré le premier rayon de la liberté. Aucun Auteur n'avait encore porté ce sujet au Théâtre. Il fallait donner l'essor à la grande question qui s'agitait à l'Assemblée Nationale: Ma Pièce pouvait peut-être y contribuer : mais d'original que j'étais, l'art du sort l'irrévocable arrêt qui me poursuit, voulut me faire paraître imitateur.

Je portai ce Drame au Théâtre de MONSIEUR, Foire Saint-Germain, vers le mois de Février 1790. Ce Spectacle le reçoit, mais il nie demanda un temps très long pour le représenter : je le retirai pour le donner au Théâtre du Palais- Royal. On me le garda deux mois sans ne m'en donner aucune nouvelle. Je communiquai un second manuscrit à M. Monvel, qui trouvait cette Pièce charmante, et je pouvais l'en croire. Il me témoigna le plaisir qu'il aurait de jouer le rôle du Curé et certes mon intention était bien de le lui offrir ; mais l'implacable d'Orfeuille, acharné comme un Comédien Français contre mes Pièces, trouva prétexte sur prétexte. On me demandait un troisième Acte, je le croyais assez nécessaire, mais tous ces délais commençaient à me fatiguer.

Mon fils me prend le manuscrit, et, pour mon malheur, va le porter à un Théâtre Français, Comique et Lyrique.

Il était écrit que tout ce qui porterait le nom de Théâtre François me serait funeste. On reçoit avec transport cette Pièce (c'est la première, dit-on, et la seule dramatique qui se soit

représenté sur ce Théâtre). Quelques fussent les instances de mon fils, j'avais de la peine à me décider. Il amène un des Directeurs chez moi : je consens à lui donner ma Pièce : il me prie de la faire censurer au plus vite. Mon Censeur était M. Duport-Dutertre<sup>8</sup>, Lieutenant de Maire alors et Ministre de la Justice aujourd'hui. Il pointilla beaucoup sur les licences ; il approuva l'Ouvrage et le jugea en connaisseur. Son approbation m'indiqua même tous les changements que j'y ai faits ; le style avait besoin d'en être châtié, je le savais, puisque c'était le brouillon qui avait été censuré. Je me remis donc après ma Pièce, quelque fût mon dégoût pour la correction, et, après l'avoir revue de nouveau, je la livrai au Directeur, ne voulant pas aller aux répétitions de ce Théâtre. Il me demanda la permission d'y faire des coupures et de changer quelques mots par-ci par-là. Je lui en donnai une aveugle, et ma Pièce aurait été défigurée si je n'avais redemandé mon manuscrit. J'appris qu'il s'était avisé de vouloir intercaler une scène de sa façon, et qu'elle était si mauvaise, si étrangère à l'action et au sujet de mon Drame, que les Acteurs étouffaient de rire en la lisant. Vraisemblablement cet homme avait de, vues cette Pièce ; car il engagea mon fils, assez subtilement, pour en accélérer, la représentation, de s'en déclarer l'Auteur avec lui, mais de me laisser ignorer ce projet. Mon fils y consentit comme un étourdi. Eh bien, dit-il, nous allons nous en dire les

---

<sup>8</sup> Louis François Duport-Dutertre 1754-1793, homme politique français

Auteurs tous deux, elle marchera plus vite. Soit, lui dit-il, pourvu qu'elle se joue tout de suite. La Pièce se joue et a le plus grand succès.

J'étais à la campagne : à mon arrivée, j'apprends cette nouvelle, et je vois affiché à ma porte : Les Vœux Forcés, par Mme de Gouges et M. Labreux... ! Par Mme de Gouges et M. Labreux, m'écriai-je d'une voix sépulcrale : Depuis quand suis-je associé pour une production Dramatique ? Tout le monde ouvre les yeux aussi bien que moi. Je crie au meurtre ! au viol ! au plagiat ! à la Justice ! ... Oh ! oui à la Justice, rien n'était organisé. Ma Pièce allait toujours son train. Faire un procès à des misérables, c'est se couvrir d'ignominie. Des personnes plus modérées et désintéressées, et connaissant ma fatalité, me disent, pour me consoler :

« Cet accident vous sert bien ; si vos ennemis vous en avaient su l'Auteur, on l'aurait fait tomber, ou ils seraient parvenus à en arrêter la représentation. »

Vous avez raison, leur dis-je, et m'efforçant, pour étouffer en moi le cri de la Nature, j'ai abandonné ce Drame à sa destinée. Il est arrivé à quatre-vingt représentations. Aujourd'hui je reprends ma progéniture un peu épuisée ; mais je lui ai donné une nouvelle vigueur par un troisième Acte, j'ai mis plus d'action dans le dialogue, plus de pureté dans le style. Je me propose actuellement de faire représenter cette Pièce sur un autre Théâtre. J'ose croire qu'elle est propre à figurer sur

tous. Messieurs les Directeurs du Théâtre Français, Comique et Lyrique, voudront bien me rendre compte de la recette, dont je destine une part d'Auteur aux Soldats de Château-Vieux, et me rendre compte du vol manifeste de la moitié de la gloire de cet ouvrage, me reproduire, surtout, l'approbation qui leur a permis de la représenter.

Je demande actuellement aux Lecteurs, à tous les Auteurs nés et à naître, si jamais ils ont éprouvé, et si jamais aucun éprouvera un brigandage de cette espèce. Il est cruel pour un homme, il est atroce pour une femme : car, dans cette matière il est plus commun qu'un homme donne à une femme ; mais qu'un homme vole une femme !!! cela n'est pas ordinaire. Certes je ne suis pas surprise de ce misérable vol, et l'on me forcera à la fin de croire que j'approche des grands talents puisque tous les jours on me pille.

Plusieurs Savants ont fait la remarque que *l'Esclavage des Noirs* avait fait des petits, comme *la Coquette fixée* ; j'ai reconnu aux Italiens, dans plusieurs Pièces des scènes tout-entières. Dans *Zélia*, dans la fameuse *Zélia*, du Théâtre de la rue de Louvois, l'Auteur ne s'est pas même donné la peine de déguiser *le Roman de M. de Saint-Frémont*, mais il a eu l'art, au-dessus de moi, de faire vivre les deux rivales. Il faut croire que M. Dubuisson aime la polygamie, et que dans ce moment il veut introduire ce goût en France. Il n'aura pas grande peine,

je pense ; mais moi, qui veux tout ou rien, j'ai eu grand soin de faire mourir la plus ancienne. J'ai trouvé ce moyen plus dramatique, plus théâtral, et surtout plus moral. J'ai conçu ce drame dix ans avant celui de M. Dubuisson. Il a eu le temps de le parcourir, puisqu'il est imprimé depuis cinq ans ; et je vois avec plaisir qu'un expert dans l'art d'écrire, un Auteur consommé, n'a pas dédaigné, non-seulement d'imiter une ignorante, mais de lui prendre encore l'intention, les aveux, et exactement les mêmes phrases. Il faut convenir, M. Dubuisson, que vous avez cru mon Drame enfoui dans les ténèbres, et vous avez vu sans doute avec peine un si joli Roman disparaître de la scène. Vous voudrez bien permettre qu'après son succès je tâche au moins de ramener sur l'eau l'Esclavage des Noirs. Je conviens que ma Pièce n'a aucun rapport avec cette duplicité d'intérêt, j'ose dire sagement conduit ; vous avez volé seulement le Roman, grand bien vous fasse. Je préfère réclamer à restituer. Vous, et M. de Labreux, me feriez bien caution, et bien d'autres, que je n'ai pas besoin du bien d'autrui ; certes vous pourriez me faire longtemps de semblables vols avant de me ruiner, et l'on ne sait que trop que ma grande fortune dans ce genre est *l'Embarras des Richesses*. Si quelque Financier, amateur d'esprit et de gloire d'autrui, voulait faire l'acquisition de mille et un manuscrits, je suis prête à traiter avec lui à bon compte et sérieusement, je serais bien femme à conclure marché et même à garder le secret quand mes Pièces

auraient le plus grand succès : mais quand on me les vole ! c'est une autre paire de manches, comme disent les bonnes gens.

Me voilà assez vengée, et j'espère bien, qu'à l'avenir, on me demandera mes Pièces plus loyalement, plus légalement, et qu'on me fera la loi avec une bonne quittance. Je déclare que je ne donne plus ni aux Auteurs, ni aux Acteurs, ni au Public, mes ouvrages. Le mauvais que l'on paye est toujours bon : le bon que l'on donne est toujours mauvais. J'ai appris à faire un proverbe de cette expérience. Il m'a pris fantaisie de faire fortune, je veux la faire, et je la ferai.

Je la ferai dis-je, en dépit des envieux, de la critique et su sort même : car je vois bien qu'il faut que je lui montre les dents si je veux reprendre ma revanche. Je vois aussi que notre vie n'est qu'un jeu, et que celui qui ne sait pas calculer perd toujours. J'ai appris mathématiquement à vivre à mes dépens.

Je finis par demander justice au Public pour mes folles productions : lui demander de l'indulgence, ce serait trop ; mais si j'obtiens cette justice, ce sera beaucoup pour moi.

En lisant cette Préface je m'aperçois qu'il est impossible de livrer à l'impression un brouillon sans être revu et corrigé. C'est assez mon usage pour les Préfaces. Ainsi, je rappelle celle-ci à l'indulgence du Lecteur, quoique je paraisse la braver plus haut.

## **PRÉFACE Mirabeau aux Champs**

### **Elysées, comédie en un acte et en prose**

Jusqu'à ce moment la littérature eut des charmes pour moi aujourd'hui c'est dans les horreurs et les dégoûts de la composition que je dicte sans ordre cette préface ; c'est à peu près ma manière.

J'ai donné au public, avec zèle et confiance, une pièce patriotique, il l'a reçue avec indulgence ; je la lui présente aujourd'hui imprimée à peu près avec ses mêmes défauts et le même empressement que j'ai toujours mis dans mes écrits ; je sais que ce n'est point assez pour le satisfaire il ne suffit pas de piquer sa curiosité il faut agacer son goût, et c'est la coquetterie littéraire qui me manque ; cette coquetterie diffère entièrement de celle des belles ; l'une n'a besoin que de toutes les grâces de la jeunesse et l'autre au contraire a besoin de vieillir dans le travail et l'expérience de l'art.

J'ai présenté aux Italiens, le 18 de ce mois, Mirabeau aux champs-élysées ; si l'estime et l'enthousiasme donnaient l'expression, je n'en trouverais pas d'assez forte pour témoigner à cette société toute ma reconnaissance. Après avoir reçu ma pièce d'une voix unanime, ils m'annoncèrent qu'ils allaient la mettre à l'étude pour la jouer vingt-quatre heures

après ; j'avoue que je fus moins étonnée de leur empressement, que je ne le fus de la possibilité de leur mémoire ; ils n'avaient qu'une seule inquiétude, c'était le temps que le copiste pouvait exiger pour livrer les rôles ; une voix s'éleva : hé ! pourquoi ne le copierions nous pas nous mêmes ! Aussitôt un élan patriotique embrasa tous les cœurs, et en une demi-heure, en ma présence, chaque acteur, eut copié son rôle ; ils firent plus, ils m'observèrent plusieurs changements mais le peu de temps qui nous restait ne nous permettait pas de donner à cette pièce toute la perfection que nous pouvions mutuellement désirer. En même temps que les acteurs apprenaient la pièce, je crû qu'il était prudent de la soumettre au goût, aux connaissances, d'un connaisseur ordinaire car il faut que je prévienne le public, que j'ai la manie encore de ne demander des avis qu'à ceux qui n'en savent guère plus que moi, et comme cette remarque ne touche ni à leur probité ni à leurs mœurs, ils ne sauraient s'en fâcher. Ainsi donc le conseil me fut donné de retrancher aux trois quarts, le rôle de Louis XIV, en m'assurant que ce caractère serait mal vu dans ce moment-ci, parce que je le présentai du côté favorable. La comédie italienne s'étant prescrit d'apprendre cette pièce en vingt quatre heures, fit de nouvelles coupures à son tour, et à la représentation, mon Louis le Grand était bien petit, bien pitoyable, et ma surprise ne fut pas moins grande que celle du public de le voir arriver là pourquoi faire ? pour dire un mot et entendre des choses

désobligeantes. L'improbation générale à cet égard, justifie pleinement l'auteur ; mais le public qui n'est pas instruit, ne l'accable pas moins en attendant sa justification ; il fallait opter dans ce moment, se pendre ou se justifier, le dernier m'a paru plus doux, et persuadée que les Français ne feront pas toujours des bourreaux pour me juger, j'en appelle aujourd'hui à leur justice.

Toutes les critiques, sur cette pièce, qui m'ont été faites, étaient justes, mais peut-être l'ouvrage ne les méritait pas ; qu'on examine quel a été mon but en faisant paraître Mirabeau aux champs élysées ; c'était de rendre hommage à sa mémoire, ce fut là le premier élan de mort cœur, de mon patriotisme ; je ne mis que quatre heures pour composer cette pièce, et l'on a pu exiger qu'en si peu de temps, je fis un chef-d'œuvre de la réunion de tous les grands hommes, que j'eus l'art de les faire parler chacun leur langage, non seulement comme ils parlaient dans leur vie privée, car on ne disconviendra pas que nos plus grands hommes ont été toujours simples dans la société, mais éloquent, précis, énergique, tels qu'ils l'ont été dans leurs ouvrages. Mirabeau surtout n'aurait pas mérité les éloges qui lui font dus, s'il s'était exprimé comme je l'ai fait parler.

Comme s'il était aisé de le faire parler sans puiser son dialogue dans ses propres écrits, comme s'il était aisé de le remplacer à l'assemblée nationale ; Mirabeau on le sait, quand il n'était pas préparé, différait de tout en tout avec lui-même ;

et vous exigeriez quelque soit le sexe de l'auteur, qu'il eut égalé ce grand-homme dans ses plus beaux moments. Vous serez satisfaits ; mon effort ne sera pas bien grand, il s'agit d'adopter des morceaux de ses sublimes discours à la substance de ma pièce ; je crains le disparate mais vous l'avez voulu. Le passage qui m'a paru le plus heureusement ajusté à cette pièce, est l'éloge que Mirabeau a fait sur la mort de Franklin ; c'est Franklin lui-même qui le présente aux champs élysées, et qui prononce les mêmes paroles que Mirabeau a prononcé à son égard à l'assemblée nationale ; tous ceux à qui j'ai fait part de ce changement mon assuré qu'il était bien conçu, j'en accepte l'augure.

Mais les femmes ! les femmes ! si généreuses pour leur sexe, desquelles on n'a pas aperçu un seul coup de main à la représentation de cette pièce : et mes amis mes bons amis ! il faut que je leur dise un mot puisque me voilà en chemin. Tous attendaient mon succès ou le craignaient, car l'amitié de ce temps n'exempte pas de la petite jalousie. Les uns, je le sais, ont applaudi à ce peu de succès, les plus désintéressés m'ont vu d'un autre œil ; le sentiment de la pitié couvre d'opprobre celui qui l'excite. Aucun n'a eu la noble générosité de venir me consoler, et, comme si j'avais commis des crimes, tous m'ont abandonnée. Ah ! quels amis ! ah ! rigoureuse épreuve ! non, il n'y en a pas d'aussi sûre que celle du théâtre : les succès

couvrent tous les défauts, même les vices ; une chute les donne tous, et les vertus disparaissent.

Ma pièce loin d'échouer a été même applaudie ; elle a excitée la critique, et plus encore l'envie, ce qui m'assure qu'elle n'est pas si mauvaise ; mais je n'ai pas de prôneurs ; mais je n'ai pas la masse des auteurs qui se tiennent ordinairement ensemble pour faire réussir leurs ouvrages ; seule, isolée, et en bute à tant d'inconvénients, comment attendre même un succès mérité ?

Je suis d'ailleurs malheureuse, je crois à la fatalité, aussi l'ai-je prouvé par la transmigration des âmes.

Je me suis, je crois, rendue recommandable à ma patrie; elle ne saurait oublier jamais que, dans le temps où elle était aux fers, une femme a eu le courage de prendre la plume le premier potin les briser. J'ai attaqué le despotisme, l'intrigue des ministres, les vices du gouvernement, je respectai la monarchie et j'embrassai la cause du peuple ; toutes mes connaissances alors ont frémi pour moi, mais rien n'a pu ébranler ma résolution ; le talent sans doute ne répondait pas à ma noble ambition, mais je me suis montrée ardente patriote ; j'ai sacrifié au bien de mon pays mon repos, mes plaisirs, la majeure partie de ma fortune , la place même de mon fils, et je n'ai reçu d'autre récompense que celle qui est dans mon cœur ; elle doit m'être chère elle fait mon bonheur, je n'en ambitionne pas d'autres. Peut-être avais-je droit d'attendre une marque de

bienveillance de l'assemblée nationale ; elle qui doit montrer à l'univers l'exemple de l'estime que l'on doit à tout citoyen qui se consacre au bien de son pays, elle ne peut se dissimuler qu'elle a adopté tous les projets que j'avais offerts dans mes écrits avant sa convocation ; on dénonce à son auguste tribunal toutes hostilités, et moi je dénonce son indifférence pour moi, à la postérité. Elle a reçu la collection de mes ouvrages, chaque membre en particulier, le seul qui m'a témoigné sa gratitude, est l'incomparable Mirabeau lui seul a eu la grandeur d'âme de m'encourager, de m'élever peut-être au-dessus de mes talents ; mais cet éloge n'a fait que me convaincre qu'il rendait justice à mes vues, à mon patriotisme. Je joins ici la lettre pour ma justification.

Versailles, le 12 septembre 1789

Je suis très sensible madame, à l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre ouvrage ; jusqu'ici j'avais crû que les grâces ne se paraient que de fleurs. Mais une conception facile, une tête forte ont élevé vos idées, et votre marche aussi rapide que la révolution est aussi marquée par des succès. Agréer je vous prie, madame, tous mes remerciements, et soyez persuadée des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

LE COMTE DE MIRABEAU.

Les propos injurieux qu'on a répandus sur mon compte, la noire calomnie que l'on a employée pour empoisonner tout ce que j'ai fait de méritoire, seraient propres à me donner de l'orgueil, puisqu'il est vrai qu'on me traite et qu'on me persécute en grand-homme ; si je pouvais me le persuader, je réaliserais le projet que j'ai formé de me retirer entièrement de la société d'aller vivre dans la solitude étudier nos auteurs, méditer un plan que j'ai conçu en faveur de mon sexe, de mon sexe ingrat ; je connais ses défauts, ses ridicules, mais je sens aussi qu'il peut s'élever un jour ; c'est à cela que je veux m'attacher. Cet ouvrage est de longue haleine, et je ne le présenterai pas du matin au soir ; je veux faire cependant mes adieux comiquement à mes concitoyens ; après avoir mis les morts au théâtre, je veux y mettre les vivants ; je veux me jouer moi-même, ne point faire grâce à mes ridicules pour ne point épargner ceux des autres ; je n'ai pas trouvé de plus vaste plan, ni de plus original que **madame de Gouges aux enfers**. On se doute aisément que je me trouverai là avec des personnages dignes de mon attention et de mon ressentiment ; les comédiens français, par exemple.... mes bons amis.... les bons auteurs qui m'ont reproché impitoyablement leurs fameuses observations sur quelques synonymes, et qui m'ont pillé, volé grossièrement comme un certain Labreu qui a eu le front , après avoir escroqué à mon fils une pièce des vœux forcés pour le théâtre dont il se dit directeur, a eu l'audace de faire mettre

sur l'affiche, par madame de Gouges et monsieur Labreu. Celui-là est fort : c'est comme si les comédiens italiens disaient avoir fait une pièce, parce que j'ai consentie aux changements qu'ils m'ont demandés. Les petites maîtresses aristocrates, les démagogues, les enragés en un mot, j'irai aux enfers, mais je n'irai pas seule et quelqu'un m'y suivra. Je préviens cependant que je ne toucherai aux mœurs, ni à la probité de personne, tels sont mes principes. Il serait fort plaisant que cette farce me couvrit de gloire, je n'en serais pas surprise : mon projet de la caisse patriotique, la responsabilité des ministres, les établissements publics pour les pauvres, le moyen d'occuper aux terres incultes tous les hommes oisifs, les impôts sur les spectacles, valets, voitures, chevaux, jeux, afin de les détruire par un impôt exorbitant ; mon esclavage des noirs, pièce qui a excité injustement la haine des Colons, mais qui ne prouve pas moins que j'ai écrit la première dramatiquement pour l'humanité ; trois volumes encore de mes pièces estimées des gens de goût, ne m'ont attiré un regard général et favorable ; c'est bien là le cas de citer ces vers :

« Mon Henri quatre et ma Zaïre  
Et mon américaine Alzire,  
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;  
J'avais mille ennemis avec très peu de gloire.  
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi  
Pour une farce de la foire. »

P.S. On m'a assuré vrai, le bienfait anonyme de Mirabeau ; je n'assure pas que l'enfant soit mort, mais il m'a été indispensable de l'égorger pour rendre le trait de bienfaisance public.

Je n'ai pas fait seulement cette pièce pour la capitale, je me suis empressé de la faire imprimer pour les provinces avant sa reprise à Paris, persuadée qu'elles me sauront non gré de cet empressement ; en outre, je supplie et charge toutes les municipalités du royaume, d'après le décret de l'assemblée nationale, qui rend aux auteurs leurs propriétés, de prélever ma part et de la répandre sur les femmes qui se seront distinguées par quelque action patriotique, comme celle de Nanci, ainsi que toutes celles qui auront le noble courage

# **COMLOTS DÉVOILÉS DES SOCIÉTAIRES du prétendu Théâtre de la République.**

La critique est aisée et l'art est difficile.

J'en appelle en auteur soumis, mais peu craintif,  
Du parterre en tumulte au lecteur attentif.

RIEN n'est plus aisé que d'égarer l'opinion publique. Il est des calomnies d'un genre si bizarre, que lorsque la vérité vient porter l'éclat de son flambeau si redoutable aux méchants, les esprits tout-à-coup frappés par sa lumière, se trouvent dans l'impossibilité de se rendre compte, comment, ils ont pu voir et croire ce qui n'existait pas. J'ai donc été la victime d'un complot, appuyé par les apparences les plus perfides. Tel a été l'art des comédiens à mon sujet ; mais pour en obtenir justice, je n'attirerai pas sur eux l'animosité des citoyens, ni les crimes révolutionnaires.

J'ai failli être assassinée, pour prix de mon civisme, par une bande de leurs satellites ; et si je vis encore, c'est peut-être par un de ces miracles, que l'innocence ne trouve pas toujours sur son chemin. J'ai été forcée d'attendre pour ma justification que ma pièce fût imprimée. Il ne s'agit pas sans doute de ma part

de vouloir que ma pièce soit bonne, si elle est mauvaise ; mais ce qui m'importe véritablement, c'est de prouver au public que ce n'est point ma pièce qu'on a représentée sur le théâtre de la République, mais une pantomime de la façon des comédiens. J'ai été accablée, traînée dans les journaux; quelle récompense pour une femme qui a si bien servi sa patrie. i

Il est connu que le théâtre de La République a fait la démarche la plus authentique, pour arracher à un autre théâtre ***l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles, ou les Vivandiers***; il est connu que ce fut le citoyen Cubière qui se chargea d'une lettre pour moi de la part de ce théâtre, afin de négocier cette affaire ; il est connu que cette pièce fut annoncée le 24 novembre dernier ; il est connu qu'un Dumouriez a été joué le 23 janvier présent mois ; mais ce qui n'est pas connu, c'est que les comédiens se sont permis de prendre seulement quelques lambeaux de ma pièce, de les délayer dans une espèce d'ambigu, moitié farce, moine pantomime, de ne pas dire un seul mot dans le vrai sens du dialogue, de manquer entièrement les répliques, de briser l'action impitoyablement par l'abaissement de la toile, par des entr'actes éternels, des jeux de théâtre indécents, substitués aux situations intéressantes qui existent dans ma pièce, de défigurer entièrement les personnages et l'unité ; enfin, s'il est vrai qu'Athalie soit tombée un jour faute d'ensemble dans les acteurs, comment une pièce où deux armées sont sans cesse

aux prises, et dans laquelle il n'y a que des automates pour guider l'action ; comment, dis-je, cette action a-t-elle pu intéresser le public jusqu'à la fin, lorsque ces automates n'avaient d'autre attention que celle d'attendre la réplique des sifflets qu'ils avaient gagés pour ne pas finir ma pièce ? Cependant cette pièce monstrueuse (comme l'on imprimé leur libelliste folliculaire) a eu quelque succès au tribunal redoutable du public, ou le persécuté trouve enfin la justice qui lui est due; voici ma pièce toute imprimée ; juges-là avec ta sévère impartialité, et les lois feront le reste.

Pour te donner une connaissance exacte de l'intrigue affreuse des comédiens, lis les deux extraits qui suivent.

Il fallait que les comédiens continuassent les représentations de cette nouveauté ; mais alors il eût fallu qu'ils soumissent l'œil pénétrant du spectateur indigné de leurs odieuses manœuvres. Il leur a paru plus simple de la faire disparaître de dessus l'affiche contré toutes les lois car personne n'ignore que la pièce n'est pas tombée, quoiqu'ils l'eussent rendue informe. Pour ensevelir ma pièce tout-à-fait, ils ont cru qu'il suffisait de charger les journalistes de la discréditer dans le public

Première et fameuse *apologie* par M. de Guenegaud, fameux aristocrate, auteur du Journal français, feuille du 25 janvier.

Théâtre de la République.

« Le général Dumouriez a eu l'honneur d'être représenté tout vif sur ce théâtre, mercredi dernier : c'est la citoyenne Olympe de Gouges qui fait les frais de ce précoce apothéose. Nous n'examinerons pas combien il est ridicule d'exposer sur nos tréteaux les personnages qui jouissent de quelque réputation ; c'est ce qu'a fait Olympe de Gouges, dans une rapsodie de sa façon, intitulée : L'entrée de Dumouriez à Bruxelles. Il nous serait impossible de donner une analyse exacte de ce monstre dramatique ; ce sont des marches, contre-marches, des trains d'artillerie qui ne blessent personne, et des batailles pour rire.

Au surplus, un recueil complet de lieux communs démagogiques. Parmi les personnages de cette farce héroïque, nous avons distingué le fils du duc Clairfait, parlant principes comme M. de Robespierre, et filant le parfait amour auprès d'une vivandière ; Dumouriez parodiant M. Thuriot dans son bavardage, voilà sur quoi roule tout l'intérêt de la pièce, etc. »

Je suis loin de me plaindre de cette critique, elle ne peut m'offenser ; elle tombe entièrement sur les comédiens. C'en est assez pour apprendre en général au public, combien je suis victime de la trame la plus perfide et la plus grossièrement ourdie. Il est très important que le public soit instruit que j'ai été la victime de la rivalité des théâtres et de la jalousie d'une femme. Les tyrans de la scène, semblable aux despotes, ne

pardonnent jamais à ceux qui ne savent pas se plier à leurs caprices et se soumettre à leur joug tyrannique.

Quant à ces infâmes journalistes, je me contenterai de les livrer tout vifs dans ma Femme persécutée, et si je n'ai pas le talent de rendre leur style brillant, je leur laisserai le soin de le mettre en français. Il est bien original que les aristocrates me traitent de démagogue, et les démagogues d'aristocrate ! Comment réussir quand on est en bute à toutes les passions et à tous les partis ? Ajoutez y l'ambition de mademoiselle Candaille, qui à tout fait pour me faire perdre le fruit de la circonstance, et pour faire échouer ma pièce deux mois après ; c'est ce que le public reconnaîtra dans la suite de cette bizarre discussion. Je vais passer rapidement au rédacteur des petites affiches ; on voit cependant dans quelques lignes que sa conscience lui répugnait, et que son extrait était plutôt commandé qu'inspiré.

Extrait des petites affiches du 25 janvier.

« L'ouvrage d'une femme a toujours des droits à l'indulgence. On n'a pourtant pas besoin de cette indulgence pour la belle Fermière de la citoyenne Candaille, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, et que nous le répèterons éternellement, de crainte qu'on ne l'oublie, immortaliserait le littérateur le plus distingué. Quelle femme que mademoiselle Candaille ! On voit bien que sa modestie n'a pas eu part à cet extrait.

Citoyens, gardez-vous d'en douter ; mais pour Olympe de Gouges, il a fallu au public plus que de l'indulgence, il lui a fallu une véritable patience pour écouter jusqu'à la fin la pièce d'une femme qui se montre telle qu'elle est avec ses taches, qui ne possède pas l'art d'avoir, recours aux faiseurs ni aux teinturiers. Nous n'entreprendrons point d'esquisser cet ouvrage bizarre, dans lequel on ne trouve ni plan, ni conduite, ni goût, ni rien de ce qui constitue la véritable comédie ; en un mot, cet ouvrage prête trop à la critique pour en exiger une bien sévère, il est au-dessous d'un examen bien approfondi ».

Cette remarque, mademoiselle Candaille, est juste et fait parfaitement l'éloge de votre âme et de vos connaissances dramatiques ; mais continuons l'extrait et les remarques savantes, surtout dépouillées de mensonges ; j'en appelle encore au public pour celui-ci.

« Mais nous pensons que le but moral de l'ouvrage a pu seul le faire recevoir des acteurs du théâtre de la République, qui ont singulièrement soigné leurs rôles, surtout les citoyennes Candaille, Josset, et les citoyens Dugazon, Michaux, Desrozières, etc. »

Quelle audace? faire du public un bridoison qui n'a pu s'empêcher de dire avec l'auteur ; je n'y comprends rien, mais j'entends, c'est un pâté, Oui, républicains, c'est un pâté de la façon des comédiens qui avaient juré la perte de ma pièce pour plaire à la citoyenne Candaille, la plus modeste, la plus

généreuse, la plus méritante des femmes et des hommes. Le but d'un tel panégyrique n'a pas besoin de commentaire ; il frappe les yeux les moins pénétrants. On sait que la citoyenne Candaille évite les éloges, et qu'elle n'a jamais su s'en prodiguer.

Après cette affiliation de mensonges grossiers, recommencent les sottises contre mon ouvrage ; ensuite viennent les éloges sur mes talents, « quand je veux les soigner, etc. »

Le plus piquant de cet extrait est l'épigramme sanglante qui résulte de l'éloge que ce rédacteur fait *bénignement, sans le vouloir*, des acteurs qui ont si mal joué dans cette pièce. Il s'est bien gardé de faire mention des citoyens Després, Garnier et Valois, qui se sont distingués. J'en appelle aux spectateurs qui se sont trouvés à la première représentation, je ne parle pas de la seconde ; car il est aisé de reconnaître que ces acteurs avaient été influencés par les sollicitations de leurs camarades ; puisqu'on m'a assuré qu'on ne les avait pas reconnus. Il me semble voir la surprise du public et son indignation. Quoi ! s'écriera-t-il, des comédiens ont pu se permettre, contre toutes les autorités reçues, de bâcler cette pièce, de la désorganiser, d'amalgamer des pantomines ridicules avec des phrases insignifiantes et indécentes dans un sujet héroïque, et de charger l'auteur aux yeux du public de toutes ces incroyables violations, et de le couvrir d'un infâme

ridicule, sans pudeur, sans craindre ce retour terrible de l'opinion publique qui vient toujours au secours de l'opprimé. Et vous, Mademoiselle Candaille, si j'étais femme, si je pouvais m'abaisser à vous imiter, combien vous paraîtriez différente de ce que vous voulez être aux yeux du public. Les éloges que vous savez mieux briguer que moi, et qu'on vous prodigue avec tant de profusion, seraient pour vous autant de ridicules ; craignez le réveil de la vérité ; on peut avec de l'esprit et des talents, en imposer aux petits-mâtres et aux sots, mais le génie, les vertus héroïques, la probité sans tache, sont des dons que la nature ne joint pas toujours aux charmes que l'on porte dans la société. Je ne possède pas ces avantages aux dépens des premières autorités sociales, je pourrais ajouter sans orgueil, mais avec la fierté qui me convient, qu'un esprit juste couronne peut-être chez moi une probité sauvage et une âme bienfaisante. Il m'en coûte assez de repousser la noirceur, vous savez si vous m'avez arraché ces dures vérités. Je ne suis pas jalouse de vos succès, vous en êtes persuadée ; on connaît l'excès de votre orgueil et mon désintéressement, j'aime trop la gloire des femmes pour leur nuire d'aucune manière ; mais vous avez poussé la perfidie à mon égard à un degré si haut, que vous m'avez réduite à me justifier aux yeux du public.

Citoyens littérateurs, hommes sensés, jugez ma pièce d'après vos connaissances et votre conscience.

Je ne demande point que le théâtre de la République continue la représentation de ma pièce ; je demande que cet ouvrage me soit payé ; le sacrifice de ma fortune et de mes veilles en faveur de la chose publique, me réduisent à la noble nécessité de vivre actuellement de mes talents ; si ma pièce eut été jouée et jugée, personne n'ignore que j'aurais su me faire justice, et que par de nombreux efforts, j'aurais su obtenir le suffrage du public, que quinze ans d'exercice dans le théâtre m'ont acquis peut-être à juste titre.

J'avoue qu'en auteur sensible, je n'ai pas vu indifféremment massacrer ma pièce. J'ai parlé au public en grand homme, en excusant les acteurs quand j'avais lieu de les mépriser. *Toucher à leur injustice, c'est toucher à l'arche* ; je me suis donc vu tout-à-coup assailli par une bande de juges gladiateurs, qui m'ont vomi, comme s'en glorifie le sieur Ducray dans son libelle intitulé les Petites-Affiches, les ordures qui convenaient sans doute aux actrices qui les avaient commandées. Ce journaliste a eu l'impudeur d'avancer que le public s'est fait justice. Qui pourrait croire, si cela n'était pas imprimé, une semblable calomnie contre le public qui a lieu de m'estimer, et peut-être de m'admirer ? Infâme libelliste, qui es-tu ? Tu n'es donc ni bon citoyen, même un homme. Quelle que soit ton aristocratie, tu appelles cela un acte de justice du public, qui est sorti content de l'auteur, et bien convaincu que le vice de la pièce était l'ouvrage des acteurs. Tu places ce public dans un

ramas confus de douze drôles galopins d'actrices qui m'ont injuriée. Ah ! le public est bien loin d'avoir partagé une semblable horreur ; mais c'est trop m'occuper d'un vil écrivain tel que toi, il me suffira de rappeler au public que ta plume vénale, quelques jours avant la représentation de ma pièce, avait fait mon éloge. Vas, il ne t'appartient pas, ni à tes pareils, d'apprécier un être tel que moi. Je sais faire des pièces de théâtre, que tu n'es pas en état de juger ; celle que tu as défigurée de moitié avec les acteurs, vient assez à l'appui de ton insuffisance, pour n'avoir pas besoin de te dire que le public en la lisant va te rendre justice, et celle que j'ai lieu d'attendre de ses lumières et de son impartialité ; il verra que j'ai su faire un plan, un dialogue, une intrigue, concevoir une action dramatique, la soutenir avec un comique original ; et comme le dit Mercier et autres, que cette pièce, quoique faite à la Shakespeare, genre que les Français n'ont pas encore adopté, quoi qu'il soit plus près de la nature, aurait pris trois mois à un auteur consommé, quand je n'y ai mis que quatre jours.

Sans doute le public ne prendra pas pour orgueil, ce qui n'est de ma part qu'une juste indignation. Jamais auteur n'éprouva un si dur traitement, jamais pièce républicaine ne reçut plus d'outrages, et ne fut payée d'une plus noire ingratitude. Jamais ouvrage, depuis la révolution, ne brûla d'un plus pur patriotisme et chacun sait qu'elle a été la récompense... Olympe de Gouges.

## Le point de vue de Grimm<sup>9</sup>

Puisque nous avons un témoin du spectacle sur Dumouriez comment ne pas lui céder la parole ! JPD

Le mercredi 23 janvier [1793], on a représenté pour la première fois sur le théâtre de la République, ci-devant des Variétés, *l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles ou les Vivandiers*, drame en quatre actes en prose de Mme Olympe de Gouges, connue par des pièces que les comédiens français ont refusé de jouer, par plusieurs affiches très-patriotiques et par l'offre qu'elle a faite à la Convention nationale, de se charger de la défense de Louis XVI.

Nous ne parlerions pas d'un ouvrage à peine digne des tréteaux de nos boulevards si sa représentation n'eût donné lieu à des scènes particulières aussi neuves que piquantes. Mme de Gouges ne sait pas signer son nom, elle est obligée de signer de nombreuses productions. Née avec une jolie figure, son unique patrimoine, elle n'était depuis longtemps connue à Paris que par les faveurs personnelles dont elle comblait ses concitoyens. Un beau jour elle se persuada tout à coup qu'elle avait le génie dramatique et qu'elle pouvait être une nouvelle Sapho. Elle présenta divers drames aux comédiens français qui les refusèrent avec une dureté que l'impression de ses pièces a pu seule justifier. Dégoutée du théâtre, la citoyenne Olympe a cru pouvoir jouer un rôle dans la Révolution en s'adonnant à la politique et nous devons à son patriotisme une foule d'affiches de toutes couleurs qui ont tapissé les murs de Paris. Le succès du général Dumouriez ayant ramené au théâtre le talent de cet auteur patriote, elle composa en trois jours le drame des Vivandiers et le présenta aux comédiens français qui eurent

---

<sup>9</sup> Raynal, Guillaume-Thomas (1713-1796). Correspondance littéraire, philosophique et critique, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., revue sur les textes originaux... par Maurice Tourneux. 1882.

encore l'irrévérence de le refuser. Leurs rivaux en métier et leurs maîtres en patriotisme, les acteurs des Variétés, accueillirent ce drame dont le titre leur promettait la plus brillante réussite ; mais une lecture plus réfléchie et l'étude des rôles leur firent bientôt pressentir que le patriotisme même du peuple ne supporterait pas un ouvrage si étrangement mauvais.

Cependant ils l'avaient annoncé et ne le jouaient pas ; impatientée, la citoyenne Olympe eut recours au moyen patriotique des placards pour forcer les acteurs à tenir leur parole. La crainte d'être taxés d'incivisme les a contraints de jouer une pièce qui, selon l'auteur, devait ajouter prodigieusement à la gloire de la nation et à celle du général Dumouriez. En conséquence nous avons eu le plaisir ineffable de voir sur ce théâtre l'armée française se battant contre l'armée autrichienne ; le fils du général Clairfait amoureux de la fille du vivandier qu'il veut épouser, un moine jacobin, aumônier de l'armée, amoureux de la jeune vivandière et de sa mère, manifestant d'une manière très-énergique ses intentions amoureuses, et donnant ensuite l'absolution aux Autrichiens ; nous avons vu un espion français arrêté sur la déposition du moine, condamné à être pendu, reparaître bientôt après, parce que les Autrichiens en fuyant n'ont pas eu le temps de le pendre dans les formes, et qui, malgré le torticolis dont il se plaint, roue le moine de coups. Tous ces joyeux événements et la fuite du fils du général Clairfait avec la fille du vivandier dans le camp français sont entremêlés de combats qui se succèdent depuis les hauteurs d'Anderlech, où commence l'action du drame, jusqu'à Bruxelles où l'auteur conduit Dumouriez. Là, on retrouve le vivandier que le duc Albert de Saxe a fait mettre en prison et qui recouvre sa liberté à la faveur d'une insurrection très-bien imitée. Le duc Albert prend la fuite, et Dumouriez arrive à Bruxelles pour y planter l'arbre de la Liberté, et pour y établir l'égalité en mariant le fils du général Clairfait avec une vivandière.

Il n'y a que le patriotisme très-exalté des habitués de ce théâtre qui ait pu leur faire entendre paisiblement une pièce où l'ignorance des premières règles dramatiques ne le cédait

qu'au mauvais goût du dialogue et à l'obscénité des expressions qui souvent ont fait rougir même la pudeur révolutionnaire. Tous les autres spectateurs indignés ont demandé à grands cris l'auteur pour en faire justice. Mme Candaille s'avançait pour répondre, lorsque la citoyenne de Gouges, placée dans une petite loge en bas, s'est écriée : « C'est moi, citoyens, qui suis l'auteur, mais vous n'avez pu juger ma pièce, les acteurs ne vous en ont donné qu'une très-mauvaise répétition. » Mme Candaille a répondu avec beaucoup de modestie qu'une autre fois ses camarades et elle redoubleraient d'efforts pour ne pas mériter de semblables reproches de la part de l'auteur : Non, vous avez bien joué, c'est la pièce qui ne vaut rien, a crié le public ; et puis il a salué la citoyenne Olympe du plus grand bruit de sifflets qui jamais ait fait retentir aucun théâtre; il l'a poursuivie dans les corridors en l'accablant de sarcasmes et d'épithètes que notre liberté peut seule se permettre contre une femme. Cette scène devait faire espérer que le drame des Vivandiers ne reparaitrait plus sur ce théâtre ; mais les comédiens ont eu la cruauté d'en annoncer une seconde représentation ; on s'y est porté en foule et la pièce s'est jouée jusqu'à la fin au milieu d'un déluge de huées et de sifflets qui semblaient en être l'accompagnement obligé. Après avoir ainsi vengé le bon goût, les bonnes mœurs, le général Dumouriez si ignominieusement mis sur la scène, et le zèle des acteurs, le public leur a défendu de redonner ce monstrueux ouvrage.